Eloge historique
de
Marie-Gaëtane AGNESI
1718-1799

Demoiselle milanaise,
Membre de l'Institut des Sciences,
Lectrice honoraire de mathématiques à
l'Université de Bologne

**Célèbre par ses grands talents
dans les mathématiques,
par sa piété et
sa bienfaisance,**



Paru dans

Bienfaits de la Religion Chrétienne

Tome 2
Paris 1807

En illustration :
le Doodle que lui a
consacré Google
le 16 mai 2014

BIENFAITS

DE LA

RELIGION CHRÉTIENNE,

OU

HISTOIRE des effets de la Religion sur le genre humain, chez les peuples anciens et modernes, barbares et civilisés:

Ouvrage traduit de l'anglais d'Edouard RYAN, Vicaire de Donoghmore, sur la seconde édition publiée à Dublin, en 1802; et suivi de

L'Éloge historique de *Marie-Gaëtane* AGNESI, Demoiselle célèbre par ses grands talens dans les mathématiques, par sa piété et sa bienfaisance.

TOME SECOND.



PARIS,

GARNERY, LIBRAIRE, RUE DE SEINE.

1807.

ELOGE HISTORIQUE

DE

MARIE-GAETANE AGNESI,

MILANAISE,

De l'Institut des Sciences, et Lectrice honoraire de mathématiques dans l'Université de Bologne (*).

La célèbre Marie-Gaëtane Agnesi, que nous avons perdue il y a peu de temps, et qui, pendant un grand nombre d'années, fut uniquement occupée de se rendre utile à sa patrie et aux siens, par ses études, sa piété et sa bienfaisance, mérite bien, non-seulement de recueillir de ses concitoyens les sentimens les plus sincères d'admiration, de reconnoissance et d'estime, mais aussi d'en trouver parmi eux quelques-uns qui prennent le saint et honorable emploi de

---

(*) Cet éloge est traduit d'un ouvrage italien, qui a paru, à Milan, chez Galeazzi, en 1799. L'auteur est Antoine-François Frisi, chanoine et théologien.

transmettre à la postérité le souvenir de son profond savoir, et encore plus de sa vie chrétienne, qui a été si distinguée et si exemplaire, en sauvant ainsi un nom illustre de l'oubli, et en excitant, s'il est possible, les ames indifférentes à l'amour et à la pratique de la vertu. Diverses circonstances heureuses dans lesquelles je me trouvai placé à cet égard, ne me disposèrent pas peu à former cette entreprise, quoique l'importance du sujet me fit bien sentir combien ce travail étoit au-dessus de mes forces. J'avois connu cette fille immortelle depuis ses premières années où, en même-temps qu'elle donnoit une preuve de ses rares talens au monde littéraire qui fut frappé d'admiration, elle adopta un genre de vie véritablement chrétien. J'ai eu une heureuse occasion d'être témoin oculaire de ses actions journalières jusqu'à la fin de sa vie édifiante; j'ai pu aisément recueillir des renseignemens sur sa personne, de tous ceux avec qui elle vécut dans l'intimité, et qui lui furent attachés par les liens d'une amitié indissoluble; enfin, son digne frère, D. Joseph, par suite de son caractère obligeant, a bien voulu céder à mes pressantes instances, et me communiquer les manus-

crits de sa sœur, sa correspondance et les témoignages publics d'estime qu'elle a obtenus, et que de son vivant il avoit soustraits à sa profonde humilité. Tout cela me parut, comme il l'étoit en effet, un encouragement extraordinaire bien propre à me déterminer à entreprendre ce travail; enfin, en maniant souvent cette même collection de notices, je ne tardai pas à me persuader qu'une plante si robuste n'avoit besoin de l'appui d'aucun art, puisqu'elle brilloit assez par elle-même et sans aucun secours; enfin, je crus qu'il ne falloit, pour un pareil ouvrage, qu'offrir avec simplicité cette demoiselle aux regards du public, suivant que mes documens même la représentoient d'après l'ordre des temps. C'est ainsi que je me suis trouvé comme insensiblement porté à composer cet éloge, et j'y fus, en outre, excité par une foule d'amis et de personnes qui connoissoient parfaitement son mérite. Si je ne satisfais pas à l'attente commune, par rapport au mérite extraordinaire de cette rare savante, qui a fait la gloire de Milan, j'espère, au moins, pouvoir me flatter qu'ayant rempli, comme je l'ai fait, les fonctions d'un historien exact et véridique, les lecteurs indulgens trou-

veront en moi un narrateur à qui on ne pourra pas reprocher d'avoir manqué tout-à-fait un aussi beau sujet.

Marie-Gaëtane-Agnesi naquit à Milan, le 16 mars 1718, de parens nobles et illustres, savoir, de Dom Pierre Agnesi Mariani, feudataire royal de Monteveglia ou Montevegghia et de ses appartenances, et de dame Anne Brivia; elle fut régénérée à la grâce dans la basilique collégiale, paroissiale de Saint-Nazzarre-le-Majeur, le 23 dudit mois de mai, présentée aux fonts baptismaux par son aïeul Don Jacques Agnesi Mariani, et on lui donna les noms de Marguerite-Gaëtane-Angiola Maria. A peine sortie de l'enfance, elle laissa voir son aptitude pour acquérir des connoissances et de la piété, en montrant un esprit aimable, une physionomie douce, des manières polies et honnêtes, un cœur noble et sincère, naturellement ennemi de tout artifice et de toute fausseté, et par-dessus tout une ame tellement enrichie des mains de la nature, que son digne père crut devoir lui donner, avant le temps, les plus grands soins. Elle n'eut pas besoin d'être l'aînée, pour que ses parens, selon l'usage, s'occupassent principalement de

son éducation ; étant douée d'un talent très-singulier, d'un génie naturel, plein d'ardeur pour les sciences, et enfin, d'une admirable mémoire, elle suça, pour ainsi dire, avec le lait, les premiers élémens de la belle langue des François. Elle y fit des progrès si rapides dès son enfance, qu'à peine âgée de cinq ans, elle donna des preuves extraordinaires de son habileté à cet égard, dans l'intérieur de la maison paternelle, en présence de ses parens et de ses amis. Un phénomène si rare excita un homme savant et ingénieux, qui en avoit été témoin, à lui rendre un hommage public dans un sonnet italien, dont voici la traduction (*) :

« Dans cet âge qui retient seulement les
» premières formes de la langue de son
» pays, et que ce travail facile fatigue
» encore, une jolie petite fille emploie
» l'idiôme français avec une grâce et une
» facilité telles, qu'une nymphe ne parle
» pas, sur les bords de la Seine, d'une ma-

(*) Il a été imprimé, à Milan, chez les frères Sirtori, en 1723, sous ce titre : *Alla nobile fanciulla D. Maria-Gaetana Agnesi, milanese, che nell'età di anni cinque parla mirabilmente Francese.*

» nière plus douce et plus agréable. Il
» semble que le temps s'afflige de ce que
» son vol ne peut pas suivre l'esprit de cette
» jeune personne, et de ce qu'elle fait pa-
» roître sa marche encore plus lente; et
» moi-même, placé entre la vue d'un si
» jeune âge et le charme d'une pareille
» élocution, je ne sais lequel des deux je
» dois croire, ou de ce que je vois ou de
» ce que j'entends, »

Chacun peut aisément concevoir quel extrême contentement un spectacle si intéressant a dû inspirer à un père doué d'un esprit élevé, qui possédoit une fortune considérable, et qui a toujours montré un goût vif pour les sciences, ainsi qu'un penchant généreux pour les hommes de lettres. Il avoit encore à s'applaudir d'un de ses fils nommé Jacques. Pendant que notre Agnesi se trouvoit accidentellement, par suite de la familiarité domestique, aux leçons élémentaires de la langue latine qui étoient données à Jacques, le père éclairé remarqua la facilité surprenante que sa fille avoit à retenir et répéter avec un ordre et une précision admirable les leçons qu'elle venoit d'entendre donner à son jeune frère. Le père ne resta pas un moment indécis. Il

fit suivre à Marie-Gaetane (1) la même classe que son frère, et leur fit apprendre concurremment cette langue, qui, par le systême matériel de ces temps, absorboit les meilleures années de notre vie. C'est certainement à cette facilité d'Agnesi, pour apprendre les langues, que le père Joseph Maria-Reina, clerc régulier théatin, son directeur et celui de toute sa famille, a voulu faire allusion dans la dédicace de son petit ouvrage de piété, intitulé : *Avertissemens spirituels de S.-André Avellin* (2), et dans lequel il dit : *Là je pus juger de votre esprit doué de connoissances et de piété d'une manière qui est au-dessus de votre âge.* On a peine à croire avec quelle extrême facilité cette rare fille apprit la langue latine ; il nous suffira de dire que n'ayant pas encore neuf ans, elle traduisit très-bien, d'italien en latin, un long discours que lui avoit donné son excellent maître l'abbé D. Nicolo Gemelli, discours

(1) Nous donnerons souvent ce nom à la savante Agnesi, qui est l'objet de cet éloge.

Note de A. M. H. BOULARD.

(2) Ces *Avertimenti spirituali* ont été imprimés à Milan, chez Malatesta, en 1725.

qu'elle récita depuis de mémoire dans le jardin de sa maison, en présence d'une assemblée nombreuse et instruite, invitée à cet effet, qui la combla d'applaudissemens. La surprise des amis et des confidens de la maison augmenta encore, en voyant dans une si jeune demoiselle, tant de présence d'esprit unie (ce qui est encore plus merveilleux) à une répugnance naturelle pour toute apparition en public, répugnance contre laquelle elle eut à combattre par la suite avec des efforts dignes de louanges, pour remplir, avec une soumission filiale, les intentions de son père.

Le discours dont nous parlons fut dans la suite imprimé (*) avec ce titre : *Oratio quâ ostenditur : Artium liberalium studia à femineo sexu neutiquam abhorrere, habita à Mariâ de Agnesis Rhetoricæ operam dante anno ætatis suæ nono nondum exacto die* 18 *augusti* 1727. Il plut à cette nouvelle oratrice d'adresser ce même discours au père D. Augustin Tolotta, clerc régulier théatin, homme lettré, ora-

(*) *Mediolani in curiâ regiâ apud Josep. Richinum Malatestam.* Tome I, *in*-4.°, réimprimé ensuite à Padoue, chez Manfré, en 1729.

teur distingué et ami très-intime de sa famille; dans une lettre sensée et courte, elle proteste de sa reconnoissance envers lui, en l'appelant *artium colendarum hortator mihi atque auctor.* C'est une rare modestie chrétienne que celle qui brille dans ce même discours et dans ses divers traités, qui sont écrits d'un style naturel et exempt de toute recherche. Combien est aimable l'ingénuité pleine de candeur de notre Agnesi, lorsqu'elle nomme sa première composition *puellare munusculum*, dans sa préface dédicatoire que nous venons d'indiquer; lorsqu'elle atteste à son propre Mécène, que ce même discours n'est pas son ouvrage : *Orationem hanc in palestrâ umbratili à me prolatam, atque, ut morem gererem (quod est ætatis meæ), typis permissam, tibi propterea inscribere ac nuncupare visum est, atque, ut pretium dono facerem, quod ex meo non poteram ex alieno addidi!* Enfin, avec quelle intéressante modestie et avec quels termes heureux annonce-t-elle quelques-unes des poésies italiennes, latines et grecques, jointes à cette édition, et composées à sa louange par les amis de la maison! elles pourront, dit Agnesi, dédommager de

l'ennui ceux qui liront les premiers essais de mon génie naissant; enfin, elle dit de ces vers : *In quibus sane nihil desideres præter veritatem* (*). Le but que s'étoit proposé l'excellent précepteur d'Agnesi, dans ce discours, est de combattre l'usage qui a prévalu de ne pas exciter les femmes à suivre la carrière des beaux-arts et des sciences, d'après la foiblesse du sexe qu'on prétend n'être pas propre à cette laborieuse carrière, et de montrer ouvertement le tort qu'on leur fait en les éloignant, comme par principe, de ces études, pour ne pas, dit-on, subvertir l'ordre des choses, et en les condamnant, sans distinction, à se contenter de l'administration domestique, et à ne se mêler que de l'aiguille et du fuseau. Cela nous donne lieu de conjecturer qu'on ne manqua pas, dans ce temps, de censeurs rigides de la conduite du père d'Agnesi, qui voyoient de mauvais œil qu'on l'instruisoit dans les lettres. En effet, notre Marie-Gaëtane, dans l'épilogue de son discours, omettant l'exemple de tant de femmes illustres et distinguées qui ont laissé à la pos-

(*) Ce qui signifie : *On n'y désirera rien que la vérité.*

térité des monumens célèbres de leurs talens dans les lettres, en vient à demander à ces ennemis déclarés des connoissances des femmes; *muliebris sapientiæ infensissimis hostibus*, ce qu'ils disent d'Isabelle Rosales des Ordogni, qui, dans le seizième siècle, soutint avec une force digne d'un homme, des thèses théologiques, en présence de Paul III et de tout le sacré collége; de Cornelia Piscopia, appelée l'oracle des sept langues, décorée du laurier de philosophe dans l'Université publique de Padoue, et de madame Dacier, commentatrice distinguée et traductrice des poëmes d'Homère. En traitant ce sujet, il convient de rappeler ici la troisième thèse de Marie-Gaëtane, soutenue ensuite dans l'exercice général qu'elle fit sur la philosophie en 1738, et dont voici les termes : *Optime etiam de universâ Philosophiâ infirmiorem sexum meruisse nullus inficiabitur; nam prœter septuaginta fere eruditissimas mulieres quas recenset Menagius, complures alias quovis tempore floruisse novimus, quœ in philosophicis disciplinis maximam ingenii laudem sunt assecutœ. Ad omnem igitur doctrinam eruditionemque etiam muliebres animos natura comparavit : quare*

paulo injuriosius cum fœminis agunt, qui eis bonarum artium cultum omnino interdicunt, eò vel maxime, quod hæc illarum studia privatis publicisque rebus non modo haud noxia futura sint, verum etiam perutilia (*).

(*) Cette assertion paroît directement opposée à ce que le comte Benvenuto Robbio, comte de Saint-Raffaël, a soutenu dans sa Dissertation savante, écrite en italien, sur les études des femmes, qui a paru, en 1793, à Parme, chez Bodoni; et que, d'un autre côté, il voulut adresser, avec un très-grand éloge, à Agnesi elle-même, regardée comme une exception à ce qu'il avançoit. Quoiqu'il y soutienne que la femme destinée à instruire les vivans, à manier la plume, à se faire un nom dans le monde savant et littéraire, sera toujours un phénomène extraordinaire, cependant les hommes conserveront toujours la mémoire des souveraines lettrées qui ont illustré la Suède, l'Espagne, l'Angleterre, la Russie, et dernièrement l'Allemagne et la Hongrie. Qui ne connoît les impératrices grecques, Irène et Théodore, la célèbre Paule, instruite dans les saintes écritures par saint Jérôme lui-même; les Thérèse, les Catherines de Sienne et de Genève; et dans les temps plus modernes, Victoire Colonne, Véronique Gambara, M.mes Deshoulières, de Sévigné, Duchâtelet, Bettisia Gozadini; et enfin, de nos jours, M.me de Genlis et Laure Bassi, l'ornement et la splendeur du sexe?

Notre Agnesi a pu mériter aussi le titre d'oracle des sept langues; car elle joignit à l'intelligence des langues italienne, latine et française, celle des langues grecque, hébraïque, allemande et espagnole. « On ne peut penser sans étonnement (dit le comte Jean-Marie Mazzuchelli, dans l'éloge qu'il a fait d'Agnesi (*) avec quelle facilité elle s'est rendue habile dans tous ces idiômes, sans que la multiplicité de ses études ait produit la moindre confusion dans sa tête, grâce à sa prodigieuse mémoire. » Plus loin il ajoute : « Mademoiselle Marie-Gaëtane savoit à onze ans la langue grecque, au point que non-seulement elle traduisoit à la première lecture, en latin, les auteurs grecs, mais qu'elle parloit même, dans cette dernière langue, avec la plus grande facilité, et qu'elle n'auroit pas pu s'exprimer mieux dans sa langue naturelle. Elle s'accoutuma depuis cet âge à réciter chaque jour l'office de la Vierge en grec; ce qu'elle observa sans y manquer

(*) Dans son ouvrage, intitulé : *Gli scriptori d'Italia*, tome I, part. I, au nom *Agnesi*, pag. 198 et suiv., éd. de Bresce, en 1795.

dans le reste de sa vie (*). Le principal motif qui détermina Agnesi à se livrer spécialement à l'étude et à la connoissance de la langue grecque, fut le conseil que lui donna son excellent précepteur, de se rendre plus facile la connoissance parfaite de la langue latine. Ce fut certainement un concours heureux de circonstances pour Marie-Gaëtane, que d'avoir eu, dans les études auxquelles elle se livra, d'excellens maîtres, dont le choix fait incontestablement le plus bel éloge du discernement et de la générosité de ses parens. Indépendamment de l'abbé Gemelli dont j'ai déjà parlé,

(*) Il seroit à désirer qu'on fît un choix des plus beaux versets moraux des psaumes et des livres sapientiaux; qu'on en retouchât les traductions grecques et arabes; les jeunes gens, qui auroient de la facilité pour l'étude des langues, les réciteroient un soir en françois, en hébreu et en arabe; un autre soir, en latin, en grec, en anglois et en allemand. De cette manière ils n'oublieroient jamais ces langues. On pourroit adopter le choix de maximes qui se vendoient chez Barbou, Brocas et Nyon, et sur lequel Rollin a fait un mandement. *Voyez* ses Opuscules. Puissent les jeunes gens, pour le bien de l'humanité, conserver cet usage toute leur vie! Un libraire, qui publieroit une pareille polyglotte, seroit un bienfaiteur du genre humain.

le célèbre avocat Louis Voigt ou Voicht, depuis professeur public de grec dans nos écoles palatines, se donna la peine de la rendre parfaitement versée dans les langues grecque et allemande, autant du moins que ses occupations personnelles le lui permettoient. Il y eut encore, par la suite, une circonstance heureuse pour elle, savoir, celle qui détermina le célèbre abbé Jérôme Tagliazucchi, Modénois, déjà secrétaire près cette cour ducale, à séjourner à Milan. Ce savant s'étant démis de cette place, après un dégoût qu'il éprouva, eut, comme il arrivoit à tout homme de mérite, un accès facile auprès des père et mère d'Agnesi; et voyant cette demoiselle infatigable s'appliquer sérieusement aux lettres et aux langues, il s'offrit de lui servir de précepteur, sans aucune rétribution d'honoraires et sans aucune récompense, s'y déterminant seulement d'après le bon esprit de son aimable père. Une preuve frappante des progrès de cette jeune savante dans l'étude du grec, est le témoignage de Savonarola (*), qui dit que Marie-Gaëtane

(*) Dissert. hist. apolog. crit. *de aureo libro cui titulus il combattimento spirituale, etc.* Pag. 210 et 213.

s'occupoit alors de la traduction en grec de l'ouvrage intitulé : *il combattimento spirituale del P. Lorenzo Scupoli ;* sa version écrite de sa propre main, est encore en la possession de son frère Pierre Agnesi, qui possède aussi d'autres ouvrages de sa sœur, savoir : deux livres de supplément à Quinte-Curce par Freinshemius, traduits par notre Agnesi, en italien, en françois, en allemand et en grec (*), trois petits volumes contenant un lexique grec latin de treize mille trois cents mots choisis, compilé et écrit par Agnesi, pour aider sa mémoire et servir à son usage particulier, et une traduction du latin en grec de la Mythologie ou traité des fables, tiré, à ce qu'il paroît, de l'un des auteurs rassemblés et publiés en Allemagne, sous le titre de *Mythologi latini ;* en parcourant ces manuscrits, j'observai qu'elle essayoit encore la poésie italienne, grecque et latine.

Agnesi, profitant de cette occasion d'avoir d'aussi habiles maîtres, qui étoit si favorable à ses progrès, se livra avec un tel

(*) Vol. I. *in-fol.* cum titulo : *Quinti Curtii.* Lib. I et II *in italicum, gallicum, germanicum et græcum conversio, etc.*

excès d'ardeur à cultiver son esprit, qu'elle fut attaquée d'une maladie opiniâtre à la campagne, ainsi qu'on le voit par deux lettres, l'une latine et l'autre grecque, écrites de Milan, à la date du mois de posideon (1) 1730, à Voigt, le lecteur public palatin, précédemment son instituteur, comme nous l'avons dit (2). Le célèbre Tagliazucchi ayant été promu dans ce temps à la chaire d'éloquence à Turin, elle dut supporter avec peine sa séparation d'avec lui, puisque, de son côté, ce fameux professeur conserva aussi, tant qu'il vécut, une haute estime pour une si digne élève. Cependant la maladie de la jeune Marie-Gaëtane, attribuée, par les médecins, à l'application non moins qu'à la vie sédentaire, comme il a coutume d'arriver à l'égard des personnes qui se livrent aux travaux du cabinet, fut la cause d'un plus grand mal qu'éprouva Agnesi. On lui conseilla, comme remède, d'aller au bal et de monter à cheval. Comme elle étoit, tant par son âge que par son caractère, pleine

(1) Décembre.

(2) Dans les archives de la maison Agnesi, portefeuille numéroté un, papiers numérotés un et deux.

de feu et entreprenante, elle se livra à ces exercices avec une telle ardeur, qu'elle eut bientôt une très-vive passion pour eux. Sa constitution physique se trouvant altérée par ce nouveau mouvement trop considérable, et par le changement fréquent de ses habitudes, elle fut bientôt attaquée d'un étrange mal convulsif, qui, par sa violence, la forçoit plusieurs fois par jour à sauter seule; et ses domestiques ne pouvoient la retenir et l'en empêcher qu'avec beaucoup de peine. Il se joignit à cette extravagante disposition le chagrin qu'elle eut de la douloureuse perte qu'elle fit le 13 mars 1732, de dame Anna Brivia Mariani, sa mère chérie, qui mourut, encore jeune, à environ trente-trois ans, Marie-Gaëtane resta inopinément privée d'une tendre mère, à l'âge de treize ans, et on la transporta dans la maison d'un ami. Y étant montée, comme on le lui avoit proposé, pour soulager sa douleur, sur une terrasse très-élevée, dans la vue de s'y récréer en jouissant de la belle vue, elle fut tout-à-coup surprise, pendant une heure entière, d'une attaque de ce mal que nous venons de décrire, avec un danger évident de se précipiter de cette hauteur. La singularité de cette maladie,

qui n'a été ni expliquée ni bien connue par les médecins, fit craindre aux parens qu'ils ne l'eussent exposée à un plus grand danger; en conséquence, ils lui persuadèrent avec succès, par leurs exhortations, de se modérer pour le bal, pour l'exercice à cheval et pour le changement d'habitudes. Cette jeune personne, docile, non-seulement se rendit à leurs désirs; mais, excitée encore par la piété qui lui étoit naturelle, elle forma, dans des intentions religieuses, la résolution de rendre un hommage particulier à la Sainte-Vierge ainsi qu'à saint Gaëtan de Thienne; et par leur intercession auprès de Dieu, elle obtint le parfait rétablissement de sa santé, qui avoit été l'objet de ses vœux. L'épouse de dom Pierre Agnesi lui ayant laissé une nombreuse famille, composée de cinq filles et de deux garçons, cette situation, qui exigeoit de l'aide et du soutien, détermina ce père à passer à de secondes noces avec madame Mariana Pezzi, Milanaise, ornée des plus excellentes qualités qu'on puisse désirer dans une demoiselle de condition. Elles furent célébrées le 23 janvier 1734. Ce nouveau mariage augmenta la famille Agnesi de deux autres garçons, l'aîné desquels est

D. Joseph, actuellement vivant, qui, par son esprit et par ses mœurs polies, s'est montré bien digne frère d'une sœur si chérie. Les félicitations du public sur l'excellent ordre ainsi établi dans une famille si méritante, durèrent peu, car sa nouvelle mère et directrice mourut à l'âge de vingt-trois ans, le 19 août 1737. Les mémoires d'Agnesi ne laissent pas même, à cette époque, de faire mention que ses progrès dans les langues dont il a été parlé, étoient assez connus jusque dans les pays étrangers, comme on en voit une preuve dans une lettre de recommandation qui lui fut écrite en grec par Marin Pierio de Corfou, à la date du 2 de targilion (1), au commencement de 1737 (2). Il résulte de cette même lettre, que dans cette année Agnesi étoit passée, pour obéir à son père, de l'étude de l'éloquence et des langues, aux travaux élevés et difficiles de la philosophie. La destination de Marie-Gaëtane à ces études paroissoit évidemment dans l'ordre, attendu le goût très-marqué que montroit cette étonnante demoiselle pour ce genre

(1) Avril.

(2) *Carta seg. num. 3.*

d'étude; aussi son père qui étoit plein de sagesse, et les nombreux amis savans qui fréquentoient sa maison, concoururent unanimement à se décider à laisser entrer librement dans les vastes champs de la philosophie et des mathématiques, une personne qui donnoit d'aussi grandes espérances. L'Italie et la France qui eurent à admirer, comme on le verra ci-après, ses ouvrages profonds, savent quels furent, je ne dirai point ses pas, mais son essor et son vol rapide et sublime dans ces sciences.

Parmi les savans de marque, amis et jouissant de la confiance de la maison d'Agnesi, on comptoit le père D. François Manara, de Crémone, chanoine régulier; Somasque, professeur de physique expérimentale dans l'Université de Pavie, et ensuite deux fois général de sa congrégation; le comte Charles Belloni, jurisconsulte collégiat et décurion de la cité de Pavie, philosophe et mathématicien assez célèbre de ce temps; le père Michel Casati, théatin, professeur dans l'Université royale de Turin, nommé ensuite, en 1754, évêque de Mondovi; le père Augustin Tolotta, théatin, célèbre littérateur et prédicateur; le père abbé des Célestins, D. Seraphin Bran-

cone, professeur de philosophie à Naples, et évêque de Gallipoli. Tels étoient (indépendamment de beaucoup d'autres) les sujets qui formoient les doctes et lumineuses conversations de la maison Agnesi. Parmi ces savans, les pères Manara et Casati se chargèrent d'apprendre à Marie Gaëtane, les élémens d'Euclide, la logique et la métaphysique, ainsi que la physique générale, particulière et expérimentale. Notre savante ayant saisi ces sciences avec une rapidité surprenante, les habiles précepteurs voulurent que leur docte élève exposât successivement et publiquement ses progrès dans une assemblée privée, composée de parens et d'amis, en soutenant diverses thèses philosophiques, en présence de plusieurs de ses compatriotes choisis et qualifiés, sans être aidée de personne, et en donnant à quiconque le voudroit la faculté d'argumenter contre elle dans la forme scholastique ou académique. Mazzuchelli, que nous avons déjà cité, s'exprime à ce sujet de la manière suivante (*) : « Des personnes qui ont eu souvent le plaisir de l'entendre, nous ont dit comment, sur le sujet

(*) Gli scrittori d'Italia, etc. Tom. I. p. I. p. 199.

proposé, elle rapportoit, dans un bel ordre, tout ce qui avoit déjà été dit par les philosophes, discutoit et réfutoit leurs raisonnemens, établissoit ensuite sa propre opinion, écoutant les nombreuses objections qui lui étoient faites et y répondant avec une grande éloquence et un style latin très-pur, même dans les matières les plus sèches et les plus difficiles à traiter dans l'idiôme des anciens Romains. » Pour rendre plus agréables ces fréquentes assemblées littéraires, qui ordinairement finissent par devenir ennuyeuses pour celui qui n'est pas professeur de ces matières, un heureux hasard voulut qu'Agnesi eût l'avantage d'avoir une sœur plus jeune, douée d'un talent très-rare, nommée Marie-Thérèse; celle-ci s'étant appliquée à la musique, d'après le désir de son père, se rendit aussi fameuse et aussi célèbre, dans ce genre, que sa sœur aînée l'étoit dans les sciences et dans les hautes connoissances. Aussi fut-elle bientôt l'objet de l'admiration des plus renommés professeurs philarmoniques. Le jugement du public fut que, pour toucher du clavecin, elle n'avoit en Europe que peu d'égaux, et que peut-être même n'en avoit-elle pas un. Elle com-

pose encore en musique, dit Mazzuchelli (*), avec beaucoup de goût, de verve, d'intelligence et de talent pour exprimer les paroles; enfin, avec une telle originalité de style et des motifs si brillans, pour me servir des termes de l'art, qu'elle surprend tout le monde : une preuve bien évidente de son succès, est l'acceptation qui fut faite avec de très-précieux signes de satisfaction par l'impératrice régnante Marie-Thérèse, du livre de ses compositions, qui lui fut présenté, et de sa musique du drame de Sophonisbe, offert à l'Empereur actuel ». Cette jeune et digne sœur fut pareillement, pendant plusieurs années, dans l'usage de tenir, dans la propre maison paternelle, des assemblées publiques philarmoniques. Aussi n'est-il pas étonnant que dans une lutte si agréable de deux sœurs, dont la plus âgée n'avoit pas encore dix-huit ans, on vît intervenir, non-seulement les premières personnes de la ville, mais encore tout ce qui se trouvoit de princes et de voyageurs illustres à Milan.

Mais pour revenir d'où nous sommes partis, Agnesi ayant parcouru, comme

(*) Gli scrittori d'Italia. Tom. I, p. I, pag. 220 et 221.

nous l'avons dit, toute la matière philosophique, elle termina d'une manière glorieuse ses séances académiques privées, en soutenant, à l'âge de dix-neuf ans, dans une assemblée générale tenue, suivant l'usage, dans sa maison, au commencement de 1738, cent quatre-vingt-onze thèses, en présence des principaux ministres et sénateurs et des plus célèbres gens de lettres de Milan; elle y attendoit hardiment de chacun, non pas qu'il eût la complaisance de ne pas combattre sérieusement, ou qu'il fît des questions faciles à résoudre, ainsi que des objections usitées, mais bien qu'il livrât toute sorte d'assauts, sans exclure aucune des thèses publiées. Ce sera toujours un monument honorable pour notre patrie, que le livre de ces thèses imprimé alors parmi nous, avec ce titre (*): *Propositiones philosophicæ, quas crebris disputationi-*

(*) On conserve dans la maison Agnesi diverses lettres de plusieurs personnes distinguées, ayant des connoissances en musique, écrites à Marie-Thérèse Agnesi, depuis Pinottini, pour la féliciter de ses savantes productions, entr'autres deux lettres du comte Jordan Ricatti, et deux en date de Dresde, de leurs altesses royales-électorales. *Voyez* le paquet de lettres sous le n.° 4.

bus domi habitis coram clarissimis viris explicabat ex tempore et ab objectis vindicabat Maria Cajetana de Agnesiis Mediolanensis. Mediolani M. DCC. XXXVIII in Curiâ Regiâ, per Joseph. Richinum Malatestam, etc. Agnesi voulut ensuite, avec raison, dédier ses thèses philosophiques au comte Charles Belloni, que nous avons déjà nommé, et dont l'intime amitié, ainsi que le profond savoir, lui avoient été d'un si grand secours dans la route ardue des sciences. Par une savante lettre latine mise à la tête du livre dont nous parlons, elle expose l'agréable histoire de ses études philosophiques; et suivant toujours l'impulsion de cette modestie, dont elle ne se départit jamais un instant, elle y fait avec ingénuité la protestation suivante: *Optabam ego, ut probe nosti, otio litterario tranquille frui, Porticu et Lyceo procul, præclare omnino mecum agi existimans, si modo studiorum meorum rationem tecum conferre possem, atque ex tuis sapientissimis monitis uberes doctrinæ fructus percipere;* ensuite, attribuant la tentative hardie de cette expérience publique par elle faite, au mérite de son Mécène, et à l'attente qu'on s'étoit formée de ses propres

progrès, d'après les secours assidus et singuliers qu'elle avoit reçus d'un si grand homme dans ses premières études des sciences, elle termine ainsi : *Ita quidem alea mihi parata est haud sane levis momenti ; multis enim id postulantibus, annuit tandem amantissimus pater, ut domesticis exercitationibus ingenioli mei periculum facerem.* Après les justes éloges et l'exposition intéressante et énergique du mérite de son Mécène et ami, ainsi que de son digne fils, Agnesi termine sa lettre par les expressions suivantes, qui montrent combien la religion chrétienne étoit fortement enracinée dans son ame : *Par ille tibi eruditione evadat, quemadmodum pari ingenio pollet, quodque summa votorum est, te exprimat moribus, omnibusque virtutibus christiano homine dignis te perpetuo referat.*

Nos lecteurs trouveront certainement merveilleux les progrès faits par la jeune Agnesi, dans ce genre de connoissances, qui, comme on sait, absorbent les forces humaines. Mais l'étonnement augmentera encore beaucoup plus, quand on saura qu'une jeune demoiselle de dix-neuf ans proposoit de temps en temps à ses maîtres,

et aux doctes amis de la maison, des questions ou des problêmes physiques et mathématiques, qu'eux-mêmes n'avoient pas encore vus, ou ne pouvoient résoudre complètement. Sa correspondance littéraire, qui nous est restée, présente, en effet, une élégante lettre latine qui lui fut écrite en réponse par le père François Maria-Manara, et datée de Rome le 26 avril 1733 (1) pour la solution de quelques doutes qui lui étoient restés dans l'esprit par rapport à quelques problêmes de l'art balistique, sujet exposé et discuté par Agnesi dans la dispute dont il a été parlé ci-devant, comme il paroît par un livre cité (2). C'est ainsi qu'une autre longue lettre latine, écrite par Agnesi au comte Charles Belloni, nous montre ses progrès, lorsqu'elle soumet à son jugement la solution du problême suivant : Soient des paraboles de divers paramètres, mais qui aient un axe et un sommet communs ; et soit donné un point dont on conduise des perpendiculaires droites à ces mêmes paraboles. Cherchez à déterminer le lieu géométrique, dans lequel ces perpendiculaires rencon-

(1) *Carta segn. num.* 5.

(2) P. 43, *sotto i numeri* 1, 2, 3.

trent les paraboles? En résolvant la question, elle trouve que le lieu recherché est une ellipse. Elle continue à parler de la méthode de *Dechales*, pour déterminer le jet interrompu de quelques fontaines, et elle passe ensuite à traiter d'une édition nouvelle des élémens de Wolf, dans laquelle cet auteur a corrigé son erreur par rapport à la théorie des tubes recourbés. Enfin, une réponse faite à Agnesi par le comte Belloni, le 3 juillet 1735, dans laquelle il éclaircit quelques difficultés qu'elle avoit trouvées dans la lecture des sections côniques du marquis de Lhospital, nous fait voir comme elle s'enfonçoit dans la profondeur de ces études si difficiles, auxquelles elle avoit entrepris de se livrer. Les personnes instruites pourront juger de l'application assidue et des profondes méditations d'Agnesi, en la voyant ainsi consulter non-seulement les savans qui la fréquentoient à Milan, mais encore les étrangers qu'elle connoissoit, pour se trouver plus forte sur les propositions qu'elle exposa depuis sa dispute publique et solennelle dont nous avons parlé.

Cependant tous ces progrès qu'Agnesi faisoit dans un âge si jeune, et les applaudissemens infinis qu'elle recevoit, comme

étant la seule qui, parmi nos concitoyennes, parcourut une aussi glorieuse carrière, ne purent lui nuire, ni lui donner une présomption, qui auroit malheureusement été trop naturelle. On en voit une preuve dans la résolution qu'elle prit, ayant à peine vingt ans, de se retirer du monde et d'embrasser l'institut solitaire des religieuses actuellement supprimées, et dites vulgairement *Célestes* ou *Turquines*, d'après la couleur de leur habit, ou *Carcanines*, d'après leur généreux fondateur Jean - Pierre Carcano. Agnesi, ferme dans ce projet, et sourde aux fréquentes contradictions, demande humblement à son père chéri son consentement dans un moment opportun. Celui-ci resta comme frappé d'un coup de foudre à une instance si inopinée, et il ne put cacher le vif et profond chagrin qu'il ressentoit, en pensant qu'il alloit être abandonné par une fille si chère, qui faisoit principalement et à juste titre le bonheur de sa vie. S'étant aperçue de la blessure cruelle que venoit de recevoir un père qui l'aimoit si tendrement, qui étoit inconsolable, et dont elle avoit voulu jusque-là scrupuleusement suivre les volontés, même par le sacrifice entier de ses goûts naturels, et réfléchissant avec une

sérieuse attention sur sa position, elle comprit, en profitant aussi des avis de son directeur, que Dieu l'avoit destinée à vivre dans le siècle pour le bien de son prochain et pour le soulagement de l'humanité languissante. En conséquence, elle proposa à son père trois conditions qui formoient le genre de vie qu'elle désiroit. Elles consistoient à ce qu'elle fût libre de se vêtir simplement et d'une manière humble, de se rendre à l'église toutes les fois qu'elle le voudroit, et de renoncer totalement aux bals, aux théâtres et aux divertissemens profanes. Ayant obtenu de l'auteur de ses jours, qui lui étoit tendrement attaché, un plein et entier assentiment, elle se soumit de son côté à la volonté paternelle avec une consolation infinie; et alors suivant un nouveau genre de vie, et cachée dans une modeste retraite, elle reprit le cours de ses études qu'elle avoit interrompues. Ayant ainsi l'ame tranquille, quoiqu'elle fût restée privée, tout à-la-fois, du père Manara, promu à la cathédrale de Pavie, du père Casati, promu à celle de Turin, et du père Brancone, élevé au siége épiscopal de Gallipoli, dans le royaume de Naples, elle ne laissa pas de se concentrer entièrement dans l'algèbre et

dans la géométrie, *seules provinces du monde littéraire où règne la paix*, écrivoit sagement le comte de saint Raphaël; c'est ainsi qu'elle contemploit seule, dans sa chère retraite, la vérité que ces dernières sciences renferment, et dont elle disoit qu'elle sentoit avec une intime satisfaction que son esprit étoit pleinement content. Sa tranquillité littéraire se trouva encore mieux établie, quand son père, le 5 octobre 1793, passa à de troisièmes noces avec Donna-Antonia Bonati, noble milanoise. Par ce mariage, ce chef de famille prudent pourvut à un meilleur réglement de sa maison et à l'éducation plus assidue des enfans assez nombreux qui lui étoient restés de ses deux précédentes unions.

Il circuloit alors dans les mains des mathématiciens les plus estimés, un écrit posthume du célèbre marquis de Lhospital, intitulé: *Traité analytique des Sections coniques* et de leur usage pour la résolution des équations dans les problêmes, tant déterminés qu'*indéterminés* (*). Soit que son auteur n'eût pas mis la dernière main à cet ouvrage, soit que la matière étant très-

(*) Imprimé à Paris, en 1720, tom. I, *in*-4.°

élevée n'eût pas permis qu'on y répandît plus de clarté pour les personnes ayant moins de facilité pour entendre ces matières abstraites, Agnesi, dans ses méditations scientifiques, se prépara à donner les éclaircissemens qu'exigeoit cet écrit. Elle entreprit donc de faire un commentaire étendu sur ces sections coniques; et tandis qu'elle s'occupoit de ce travail, elle consulta souvent l'unique directeur qui lui étoit resté de ses études le comte Charles Belloni (1), et par le moyen de M. l'évêque don Séraphin Branconi (2), elle fit demander, hors de sa patrie, des éclaircissemens ultérieurs à d'autres mathématiciens renommés, et particulièrement au père don Joseph Orlandi, moine célestin, professeur de mathématiques à Naples, ensuite évêque de Molfetta. Celui-ci, dans une lettre en date de 1738 (3), reconnoît qu'elle avoit évidemment raison en trouvant de l'obscurité dans cet ouvrage de Lhospital, comme on en peut juger par le court paragraphe suivant de cette même lettre. *Quant à la difficulté proposée sur le marquis de Lhospital, je ne*

(1) *Lettere segn. num.* 7, 8.

(2). *Ibid.* 9.

(3) *Ibid.* 10.

m'étonne pas que mademoiselle Agnesi n'ait pu la résoudre; et je crois que Lhospital a passé la description et la construction de cette courbe, peut-être parce qu'il ne la savoit pas. Mais comme il arrive aux savans de l'ordre le plus distingué, si notre Agnesi consultoit le sentiment des autres dans les difficultés qu'elle rencontroit, des savans distingués lui écrivoient pour lui faire de pareilles questions sur ce qui leur paroissoit difficile ou obscur, ainsi que nous le verrons ci-après. En traitant cependant de la présente époque, nous rapporterons ici que, rélativement aux manuscrits originaux communiqués à cette illustre savante, on voit que le célèbre Jean-Baptiste Bertucci (*) lui fit passer par le père Casati, professeur, son manuscrit imprimé, dans la suite, et intitulé: *de Telluris ac siderum vitâ,* pour qu'elle y portât son jugement, et pour qu'elle y voulût bien faire franchement toutes les objections qu'elle croi-

(*) Né à Cingoli, de l'Académie des Arcades, et président de l'Académie des Sciences et de l'érudition dans sa patrie. Le comte Joseph Lavini, Romain, parle de lui et de ses Œuvres avec éloge dans ses propres Poésies philosophiques, imprimées à Milan, en 1750.

roit devoir proposer. Agnesi répondit à cette demande avec sa candeur accoutumée, en exprimant, dans cette lettre, son admiration sur l'extrême facilité avec laquelle Bertucci s'exprimoit par rapport à toutes les parties les plus difficiles de la physique ; et quoiqu'il existe une longue contre-réplique de Bertucci, datée de Cingoli, le 19 septembre 1738, dans laquelle il essaye tous les moyens de réfuter les objections à lui faites, nous, qui parlons ici de questions déjà suffisamment éclaircies, nous croyons inutile de publier en partie ces lettres ; il nous suffira de dire qu'elles contiennent des expressions tout-à-fait honorables pour la jeune et ingénieuse personne qui avoit donné ses observations (*).

Heureusement pour Agnesi, les supérieurs de la congrégation du mont Olivet envoyèrent, en 1740, à Milan, pour y professer la physique et les mathématiques dans leur monastère de Saint-Victor, dit *al Corpo*, le père D. Ramir Rampinelli, de Brescia, qui avoit déjà enseigné les mêmes sciences aux religieux de son ordre à Rome et à Bologne. La célébrité de ce nouveau

(*) Petite liasse sous le n.° 11.

professeur, qui arriva cette même année à Milan, étoit trop grande pour ne pas exciter notre compatriote Pierre Agnesi Mariani à rechercher sa connoissance. La maison Agnesi, qui n'abandonna jamais le louable usage d'accueillir favorablement tous les hommes de mérite, ne tarda pas à se voir honorée par l'amitié et la très-agréable société de Rampinelli. Cet habile professeur, admis dans cet asile de la vertu et du savoir, n'eut pas de peine à remarquer dans Marie-Gaëtane un vif et ardent desir de pénétrer dans les secrets les plus cachés des mathématiques; et pour me servir des expressions qui se trouvent dans un court éloge de ce très-savant religieux (*), Rampinelli ayant découvert en elle tant de pénétration et une tête si bien organisée, se fit un plaisir de la diriger dans les plus abstruses méditations géométriques, et de l'exercer *à résoudre les problêmes les plus obscurs et les plus difficiles de l'algèbre*. Ce passage se trouve répété dans la vie de ce mathématicien distingué, mise à la tête de l'édition de ses leçons d'optique, imprimée à Brescia

(*) Elogio del P. Rampinelli, imprimé en 1759, p. 5 et 6.

en 1760 (1). *Ille nactus promptissimum hoc ingenium, quod adeo excitari non egebat, ut retineri vix posset, brevi ad summum algebræ apicem perduxit.* Ce fut alors qu'Agnesi, abandonnant l'idée qu'elle avoit eue de publier son commentaire sur les sections coniques du marquis de Lhôpital, suivit l'idée bien préférable de contribuer aux heureux progrès des mathématiques même, en se mettant à composer son grand ouvrage des institutions analytiques; livre qui, comme nous le verrons, fut reçu avec les plus grands applaudissemens, et excita l'admiration, non-seulement dans toute l'Italie, mais encore dans les pays ultramontains, où il reçut le titre d'ouvrage original et capital (1).

Agnesi se trouvant ainsi merveilleusement guidée dans la partie la plus difficile de cette science, y marcha à grands pas

---

(1) *Lectiones opticæ Ramiri Rampinelli*, p. 25. Jérôme Lalande, astronome, gémissoit de la destruction des jésuites, en voyant combien cet ordre célèbre avoit produit de mathématiciens distingués. Nous dirons : combien n'a-t-il pas produit de prédicateurs, de moralistes, d'historiens, d'hommes de lettres, de missionnaires, d'instituteurs, etc.

(2) *Elogio come sopra*. P. 6.

vers les découvertes les plus subtiles, sans négliger en même-temps de demander aux personnes les plus versées dans cette science, leurs jugemens impartiaux sur ses écrits. On en trouve une preuve évidente dans une lettre qui nous est restée, et qui fut écrite par les célèbres comtes Jacques et Jordan Riccati au père Rampinelli, le 19 août 1745, dans laquelle ils avouent qu'ils ont lu avec avidité les ouvrages très-savans qu'Agnesi leur avoit envoyés et avoit soumis à leurs lumières. Après avoir protesté dans cette lettre qu'ils avoient trouvé, dans tous ses écrits, des sujets d'admirer son grand talent, une méthode exacte et un style clair, ils lui suggèrent la manière de simplifier la solution de quelques problêmes qu'elle avoit proposés (*).

Cependant en même-temps que, par une humble idée d'elle-même et par défiance de ses propres lumières, cette savante alloit demander les avis des autres, c'étoit un spectacle curieux que de la voir consultée elle-même par les hommes les plus célèbres de son temps. En effet, on trouve dans sa correspondance littéraire qu'un Eustache

(*) *Segn. num.* 12.

Zanotti la pria, par l'entremise du père Jean Gravina, d'examiner ses observations sur quelques éclipses du soleil (1). L'abbé D. Paul Frisi, alors professeur chez les clercs réguliers de saint Paul, à Lodi, lui envoya le manuscrit original de sa dissertation *de figurâ et magnitudine Telluris* (2). Jacques-Barthélemy Beccari, président de l'Institut de Bologne, soumit les actes de son académie (3) au jugement d'Agnesi; Vincent Ricati, après l'avoir remerciée du jugement favorable qu'elle avoit porté sur ses propres ouvrages, et particulièrement sur celui *des Forces*, la pria d'examiner une nouvelle démonstration par lui donnée d'un théorème, qui fit faire quelque temps après des progrès au calcul des sommes (4). Enfin, le comte Charles Belloni, indépendamment d'un dialogue sur l'aurore boréale (5), adresse et soumet à notre savante un de ses écrits très-étendu, intitulé : *de verâ si-*

(1) *Segn. num.* 13.

(2) Lettre originale qui est en la possession de l'auteur de cet éloge.

(3) *Carta segn. num.* 14.

(4) *Ibid. num.* 15.

(5) *Ibid. num.* 16.

gnificatione rationis sesquiplicatæ, quæ apud Newtonum in opere de philosophiæ naturalis principiis mathematicis reperitur; écrit qu'il termine ainsi : *hæc habui, virgo sapientissima, quæ hâc super re dicerem, quibus si album tu quoque calculum adjeceris, tum denique operæ pretium fecisse me arbitrabor; sin autem à proposito aberrasse me deprehenderis, pergratum facies, ubi me libente eripies mihi hunc errorem; is enim ego sum, qui ut à te plurima addiscere me posse profiteor, ita à te edoceri tantum abest ut renuam, ut maxime etiam exoptem* (1). Agnesi, plongée dans de si profondes spéculations, non-seulement trouva souvent dans ses songes la solution des problêmes les plus difficiles, et l'invention des méthodes les plus simples et les plus élégantes (2); mais comme je l'ai appris des personnes qui lui tenoient de plus près, cette savante, pensant dans un songe à un point mathématique médité d'avance et longuement discuté par elle, elle se levoit en dormant de son

(1) Mazzo *segn. num.* 17.

(2) Ce sont les termes dont se sert le comte Pierre Verri dans l'éloge de l'abbé Frisi, imprimé à Milan en 1787. P. 59.

lit en simple chemise, traversoit les antichambres, alloit à son cabinet, écrivoit la solution, puis retournoit à son lit; et lorsque le lendemain elle étoit éveillée et se remettoit à son bureau, elle y trouvoit déjà écrite la solution qu'elle croyoit n'avoir que dans sa tête. Certainement on ne sera aucunement surpris en apprenant que beaucoup d'académies d'Italie lui envoyèrent à l'envi l'une de l'autre des patentes d'association (1); et qu'ayant été spontanément proposée par le célèbre François-Marie Zanotti, secrétaire de l'institut de Bologne, pour être aggrégée à cette illustre académie des sciences, on acquiesça unanimement à cette demande. En effet, Zanotti l'atteste à Agnesi dans une de ses lettres du 20 juin 1748, en lui écrivant (2) : *Je n'ai jamais ni plus heureusement ni plus volontiers rempli le devoir de ma place, et je n'ai jamais plus contribué à la gloire de notre Académie des Sciences, qu'en lui proposant d'aggréger la très-célèbre Agnesi. Le consentement unanime qui fut donné avant, pour ainsi dire, que j'eusse fini*

(1) Mazzo *segn. num.* 18.
(2) *Carta segn. num.* 19.

ma proposition, fut pour moi un honneur très-flatteur; et je fus très-charmé d'avoir pu me rendre agréable à l'Académie avec votre nom, en me faisant ainsi une espèce de gloire de votre rare et incomparable mérite. Tout ce qui me reste, c'est que, de même que l'Académie m'a souverainement approuvé dans ma conduite, en vous mettant au nombre de ses membres, non-seulement avec plaisir, mais encore avec un vif empressement, vous vouliez recevoir de la même manière cette marque d'estime de l'Académie, et ne pas condamner mon zèle, dont je ne pourrois me repentir, quand même vous le désapprouveriez. Au milieu de ces applaudissemens si grands et si mérités, Agnesi éprouva alors un grand chagrin en perdant le dernier de ses frères du premier lit, nommé Gaëtan, âgé de vingt-deux ans. Agnesi ayant une ame grande, que Dieu avoit également remplie et de sagesse et d'une religion pure et ferme, assista son frère dans ses derniers momens avec une magnanimité supérieure à son sexe, en l'exhortant et le disposant à une mort chrétienne qui arriva le 23 octobre 1748.

La fin de cette même année fut l'époque

glorieuse où Agnesi mit la dernière main à son laborieux ouvrage de dix ans; je veux dire à ses Institutions analytiques, qu'elle publia sous le titre suivant : *Instituzioni analitiche ad uso della gioventu italiana di donna Maria-Gaetana Agnesi Milanese dell' academia delle scienze di Bologna* (1), et qu'elle dédia humblement à sa majesté l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême. A peine cet ouvrage parut-il, que tous les journaux littéraires d'Italie, et beaucoup de ceux des pays étrangers, s'empressèrent à l'envi de l'annoncer et d'en donner des extraits très-soignés (2). Parmi ces journaux, on doit surtout rappeler ici le journal des Lettrés (*de' Litterati*), publié à Florence en 1750 (3), dont l'extrait, ébauché par deux hommes célèbres (4), fut ensuite limé et fini par le célèbre Thomas Perelli, professeur de Pise, dont on doit reconnoître la touche à la sagacité qui le caractérise, et qui répond à

(1) Cet ouvrage fut imprimé à Milan en 1748, dans la cour royale et ducale, en 2 tom. *in*-4.° avec 59 planches.

(2) Mazzo *segn. num.* 20.

(3) Tom. VI, par. I, art. 1, p. 7 et 8.

(4) *Carte sign. num.* 21.

la réputation de ce mathématicien distingué. Le commencement que nous allons rapporter de cet extrait est conçu en ces termes : *Quand le père Reyneau publia son très-utile livre de l'analyse démontrée, il parut qu'il avoit pourvu au besoin de ceux qui desiroient apprendre les mathématiques ; mais comme on a fait depuis tant de nouvelles découvertes, on a jugé nécessaire de les réunir toutes et de les mettre en ordre. C'est cette entreprise qu'a formée une noble et illustre demoiselle, qui, dans la fleur de la jeunesse, a su résoudre les problêmes les plus compliqués, et réduire à une méthode toutes les vérités qui servent d'échelon à la connoissance des parties les plus sublimes des mathématiques. Ainsi, tout ce qu'ont publié messieurs Huguens, Fermat, Roberval, Varignon, Newton, Leibnitz, et beaucoup d'autres auteurs dans les mémoires des plus célèbres académies de l'Europe, et dans les journaux relatifs aux sciences, se trouve réuni dans cet excellent ouvrage de mademoiselle Agnesi, qui, pour l'utilité de notre jeunesse italienne, a eu soin dans ces institutions, non-seulement d'ometire tout le superflu, sans laisser*

rien d'obscur, mais de distribuer encore le tout dans cet ordre naturel, qui, certainement, donne la meilleure instruction et répand le plus de lumières. Quant au mérite intrinsèque de l'ouvrage même, il seroit ici absolument superflu et déplacé de rien ajouter au jugement qu'en a porté l'Académie royale des Sciences de Paris. Tel est le sentiment de François Turriceno, écrivain distingué de la vie de Rampinelli, ci-devant citée. *De hujus autem libri pretio post luculentissimum quod de eo edidit testimonium regia scientiarum Academia Parisiensis, supervacaneum foret, seu potius ridiculum et ineptum velle aliquid adjicere.* Aussi le jugement de cette illustre académie mérite-t-il d'être transcrit tout entier à la fin du présent éloge pour le couronner (*). Renvoyant donc nos lecteurs à la lecture attentive d'un examen aussi savant et aussi réfléchi, nous nous contenterons seulement de rapporter ici ses trois derniers paragraphes, dans lesquels les commissaires-rapporteurs de l'Académie

(*) Ce jugement se trouve dans les registres de cette Académie, du 6 décembre 1749. Nous croyons qu'il se trouve encore dans la traduction françoise de l'ouvrage d'Agnesi.

prononcent cette décision : *On voit que cet ouvrage renferme toute l'analyse de Descartes et presque toutes les découvertes que l'on a faites jusqu'à présent dans les calculs différentiel et intégral; ensuite on y affirme qu'il a fallu beaucoup d'art et de sagacité pour ramener, comme on l'a fait, à des méthodes presque toujours uniformes, ces découvertes dispersées dans les ouvrages des modernes, et souvent exposées par des méthodes très-différentes les unes des autres.* Enfin on termine ainsi : *L'ordre, la clarté, la précision règnent dans toutes les parties de cet ouvrage. On n'a point encore vu paroître dans aucune langue des institutions d'analyse qui puissent mener aussi vîte, ni conduire aussi loin ceux qui voudront pénétrer dans les sciences analytiques ; nous le regardons comme le traité le plus complet et le mieux fait qu'on ait en ce genre, et nous croyons que l'Académie ne nous désavouera pas, quand nous dirons qu'il est très-digne de son approbation et de ses éloges* (*).

Avant cependant de me mettre à rendre

(*) Ce rapport fut fait par MM. Dortous de Mairan et de Montigny.

compte des premiers applaudissemens donnés par les savans à cet ouvrage, loué avec raison par tous les professeurs subséquens de mathématiques, qui l'admirèrent véritablement avec étonnement, non-seulement pour la sublimité du travail, mais encore comme étant l'ouvrage d'un sexe si peu familiarisé avec les épines des sciences (*), qu'il me soit permis de relever dans la seule préface, les qualités morales multipliées de notre auteur, qui s'y font remarquer. Premièrement, qui auroit jamais donné à un si grand ouvrage, le titre modeste *d'Institutions analytiques à l'usage de la Jeunesse italienne*, puisqu'elle pouvoit l'appeler avec raison *un Cours complet d'Analyse*, comme chacune des personnes versées dans ce genre d'études peut facilement le sentir? Qui, dans une dédicace aussi belle, se seroit renfermé dans des expressions si humbles, que, dans toute cette épître dédicatoire si sensée, le passage suivant paroît à peine sortir de la modération ordinaire: *Si le volume de musique, que ma jeune sœur a eu l'honneur de vous présenter, a été*

(*) Montucla. Histoire des mathématiques, t. II, p. 155.

assez heureux pour vous exciter à chanter, que celui-ci ait le bonheur, que je désire, d'exercer quelquefois votre pénétration et votre sagacité! La vive reconnoissance pour ceux qui nous ont obligés (qualité rare des belles ames), se montre aussi à découvert dans cette épître, lorsqu'Agnesi y fait avec ingénuité l'aveu suivant : *Avec tout le travail que je me suis efforcée de faire par moi-même, en y étant soutenue par la plus grande inclination pour cette science, je me serois trouvée cependant engagée dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, si je n'en avois pas été retirée par la direction et les conseils sûrs et sages du très-savant père D. Ramir Rampinelli, religieux olivetain, maintenant professeur de mathématiques dans l'Université royale de Pavie, auquel je me reconnois entièrement redevable de tous ces progrès (quels qu'ils soient), dont mon foible talent a été capable.* Etant donc très-éloignée de s'approprier le mérite d'autrui, elle fait sincèrement l'aveu suivant (*) au second tome ; *dans le calcul intégral, le lecteur retrouvera une méthode tout-à-fait nouvelle pour les Poly-*

(*) Instit. Analitiche, etc. tom. II, p. 693 et suiv.

nomes, qui n'avoit encore paru nulle part; elle est de M. le comte Jacques Riccati, homme célèbre, très-distingué dans toutes les sciences, bien connu du monde littéraire, et qu'on ne peut jamais assez louer. Il a bien voulu me faire la grâce, que je ne méritois pas, de me la communiquer, et je lui rends, ainsi qu'au public, la justice qui lui convient. Enfin, Agnesi omet de faire remarquer qu'elle a été la première à publier en italien, un ouvrage sur un pareil sujet, et que cet ouvrage étant écrit en italien, a notamment contribué à répandre dans notre patrie, le goût d'une science qu'on pouvoit y regarder comme étrangère; se dissimulant pour ainsi-dire à elle-même, la clarté et la simplicité du style; avantages qu'il est si difficile de posséder en travaillant sur des matières aussi élevées; elle termine ainsi : *Enfin, je ne m'étois pas proposé, dans l'origine, de publier le présent ouvrage que j'avois commencé et continué dans la langue italienne pour mon amusement particulier, ou au plus pour l'instruction de l'un de mes jeunes frères, qui paroissoit avoir des dispositions pour les mathématiques; je ne me suis déterminée à le donner au public, qu'après qu'il a été*

très-avancé, et que j'ai vu qu'il formoit un volume considérable ; en conséquence, quoique plusieurs personnes crussent la langue latine plus propre à une pareille matière, je me suis dispensé de traduire mon ouvrage dans cet ancien idiôme, tant par l'exemple qui m'y a autorisé d'un si grand nombre de célèbres mathématiciens italiens et étrangers, dont les écrits ont été imprimés dans leur propre langue, au grand avantage du public, que d'après mon désir naturel d'éviter la fatigue matérielle de retranscrire en latin ce que j'avois déjà écrit en italien. Je n'entends cependant pas faire parade de cette pureté de style, qu'on a employée avec honneur dans des matières d'un genre différent ; ayant eu en vue, avant tout, d'exprimer mes idées avec la plus grande clarté possible.
Qu'il me soit permis d'observer encore ici, que cette édition ayant été imprimée dans la maison même d'Agnesi, où les presses de l'imprimeur Richini furent transportées, pour que la correction et l'exactitude de l'ouvrage pussent être commodément surveillées par notre savante, la typographie milanaise eut l'avantage d'y voir quelques jeunes ouvriers, appelés *composi-*

teurs, s'y rendre extrêmement habiles dans l'art important et très-difficile de la liaison des caractères, des signes, et des chiffres mathématiques; de sorte que je me rappelle qu'en l'année 1751, où ce Richini imprima l'ouvrage *de Figurâ et magnitudine telluris*, dont il a été ci-devant parlé, l'auteur lui-même admirant en ma présence l'habileté des éditeurs, et la vîtesse avec laquelle ils travailloient, ceux-ci avouèrent avec plaisir, qu'ils devoient tout leur talent, dans ce genre, aux conseils d'Agnesi, et à la grande patience qu'elle avoit montrée lorsqu'elle s'occupoit de l'impression de ses institutions analytiques.

Cet ouvrage d'Agnesi ayant paru, elle pensa sur-le-champ à le faire présenter à l'auguste Marie-Thérèse (*), à laquelle il étoit dédié. On jugera de la manière dont l'ouvrage et l'auteur furent accueillis par cette respectable souveraine, d'après la lettre suivante, écrite suivant son ordre même, à Agnesi, par le comte Jean-Luc Pallavicini, ministre impérial, et ensuite gouverneur et capitaine général de la Lom-

(*) C'est l'impératrice mère de la reine de France, épouse de Louis XVI.

bardie autrichienne(*). *Sa Majesté l'Impératrice, notre souveraine, a daigné me charger de vous manifester le plaisir avec lequel elle a reçu le savant ouvrage des institutions analytiques, que vous lui avez dédié. Une des choses que S. M. a le plus à cœur, est qu'on instruise avec soin la jeunesse. Elle a donc éprouvé un grand plaisir, en voyant qu'une personne de votre mérite, après avoir obtenu les applaudissemens des savans, en se livrant à acquérir des connoissances utiles, soit parvenue à répandre de la clarté et de l'agrément sur les sciences les plus sublimes. Elle m'a commandé en même-temps de vous faire tenir le paquet que je vous présente, pour que vous conserviez ce qu'il contient, en mémoire de l'estime et de la bienveillance qu'elle a pour vous. En exécutant les ordres de Sa Majesté, je me félicite avec vous de la justice qu'elle rend à votre rare mérite, par cet acte qui me donne occasion de vous assurer que je suis votre très-humble serviteur.*

Milan, le 5 octobre 1749.

Le comte PALLAVICINI.

(*) *Carta sign. num. 22.*

Le don indiqué dans cette lettre, consistoit en une boîte précieuse de cristal de roche, ornée de brillans et d'un anneau de diamans, dignes du rang suprême de la donatrice. Nous laisserons Agnesi elle-même décrire ce précieux gage de la munificence impériale, dans une lettre latine, qu'elle adressa en réponse d'une précédente au père Rampinelli, à qui elle fait part de cet agréable événement de la manière suivante (1).

RAMIRO RAMPINELLI MARIA CAJETANA AGNESI. S. P. D.

Litteras tuas perelegantes, 15 *kal. decembris conscriptas summâ perlegi voluptate. Papiæ, an Brixiæ datas equidem ignoro; in agro quippe Brixiano, nisi mea me fallit opinio, etiam num agebas. Ut ut res est, gratias tibi ago maximas, quòd eas mihi dederis, et quidem latinas. Te autem rogo etiam atque etiam, ut id*, (*quod publicum professorem maxime decet*) *meo usui facere pergas* (2). *Regium*

---

(1) *Segn. num.* 23.

(2) *Ibid.* 24. Toutes ces lettres dont sont tirés les faits consignés dans cet éloge, sont dans la possession de la famille Agnesi, et ont été communiqués à l'auteur de cet écrit.

munus à comite Pallavicino mihi traditum tandem accepi. Quale autem, ac quantum illud sit verbis satis declarare non licet, cum expectationem omnem sane vincat. Capsula ex crystallo rupea mirum in modum elaborata, pretiosisque lapillis ornata opus hercle ἀτίμητο (*), *annulus adamantinus in eâ contentus perfecti plane generis, hæc autem humanissimis litteris ab eodem, augustissimæ imperatricis verbis, ad me scriptis comitata maximum ex hoc ipso ac prorsus inæstimabile pretium accipiunt. Cum nos reviseris, quæ ineptis omnino litteris tibi nuntiare audeo coram intelliges. Salutem interea tuam communi bono diutissime conserva, meque meosque omnes tibi addictissimos habeto. Vale.*

Mediolani 5 *idus decembris* 1749.

Tandis que je suis occupé de parler de beaucoup d'accueils favorables qui furent faits à l'excellent ouvrage d'analyse d'Agnesi, je dirai que, dans la même année, elle fit présenter un exemplaire de ses Institutions, par le cardinal Antoine Ruffo, au célèbre pape Benoît XIV, comme on le voit par une lettre adressée par ce cardinal, à

(*) Inappréciable.

Agnesi (1) et remplie des sentimens de la plus vive reconnoissance, par laquelle il lui transmet, au nom de sa sainteté, le don béni d'une couronne de pierres précieuses montées en or, avec une médaille pareillement d'or; le tout accompagné de l'honorable lettre suivante du suprême pontife (2).

Benedictus P. P. XIV. dilectæ filiæ salutem apostolicam et benedictionem. Dans ce lieu où nous nous sommes rendus pour prendre l'air, le cardinal Antoine Ruffo nous a présenté en votre nom, deux tomes des Institutions analytiques. Nous entreprîmes dans la première fleur de notre jeunesse, l'étude de l'analyse; mais nous l'abandonnâmes ensuite, nous étant consacrés aux études propres de l'état auquel la divine providence nous a appelés. Nous ne savons donc que ce qu'il faut d'analyse pour connoître son importance, et pour sentir combien il est glorieux à notre Italie, qu'elle en possède des professeurs. Autant que nous avons pu en juger, en parcourant la table de l'ouvrage, et particulièrement en lisant quelques chapitres de l'analyse des

(1) *Segn. num.* 25.
(2) *Ibid.* 26

quantités finies, nous sommes en état de pouvoir avancer avec sincérité, que vous êtes incontestablement du nombre des premiers professeurs de cette matière, que votre ouvrage sera très-utile, qu'il contribuera à la réputation littéraire de l'Italie et de notre Académie des sciences de Bologne, à laquelle vous avez été agrégée à notre grande satisfaction. Nous terminons en vous remerciant du plaisir que vous nous avez procuré, et en vous donnant la bénédiction apostolique. *Datum ex arce castri Gandulphi die* 21 *junii* 1749, *pontificatus nostri anno nono.*

Au dos étoit écrit : *Dilectæ filiæ Mariæ Cajetanæ Agnesi. Mediolanum.*

Les témoignages publics de satisfaction de ce pontife véritablement immortel, ne s'arrêtèrent pas là. Sans y être excité par aucune demande, et de son propre mouvement, il la nomma lectrice honoraire de mathématiques dans la célèbre université de Bologne, en ordonnant que le sénat de cette ville procédât suivant l'usage, à son élection dans les formes. Agnesi ayant appris cet acte de bonté émané spontanément de ce juste et sage estimateur du mérite, elle écrivit à l'instant au cardinal Va-

lenti, en le priant de présenter en son nom au saint père, une lettre qui y étoit jointe, contenant ses humbles remercîmens; ce que le cardinal exécuta le jour suivant, comme on en peut juger par sa réponse du 26 septembre 1750 (1), dans laquelle se trouvoit renfermé le bref suivant, par lequel sa sainteté déclare que l'université de Bologne s'est trouvé honorée par cette élection, et où l'on peut remarquer les expressions les plus flatteuses qu'il fût possible d'employer, à l'égard de notre estimable Marie-Gaëtane; le pape y dit: Ce n'est pas elle qui nous doit des remercîmens, mais c'est bien nous qui lui en devons (2).

Benedictus P. P. XIV. dilectæ filiæ, salutem et apostolicam benedictionem.

La bienveillance et la grande estime que nous avons pour notre université de Bologne, nous a toujours portés à lui procurer toute la gloire qu'il nous a été possible de répandre sur elle. C'est ce principe qui nous a déterminés à vous conférer la chaire de mathématiques dont on

(1) *Segn. num.* 27.
(2) *Ibid.* 28.

a ci-devant parlé. Ce n'est pas vous qui devez nous en remercier ; mais c'est nous qui vous devons des remercîmens à cet égard ; ce dont nous nous acquittons, en vous donnant encore la bénédiction apostolique.

Datum Romæ apud Santam Mariam Majorem, die 26 septembris 1750, *pontificatus nostri anno undecimo.*

Au dos étoit mis : *Dilectæ filiæ Mariæ Cajetanæ Agnesi. Mediolanum.*

Notre nouvelle lectrice de l'université de Bologne avoit déjà reçu des lettres de félicitation de sa nomination, qui lui avoient été écrites par Jacques-Barthélemy Beccari, président de l'Académie de l'Institut, et par les professeurs, le père abbé Louis del Giudice, et le père Jean Gravina, qui invitoient Agnesi de la manière la plus pressante et avec les plus grandes marques d'estime, même au nom de l'université, à venir occuper en personne la chaire que le suprême pontife lui avoit conférée (*). « Dès les temps les plus reculés (écrivoient » ils), Bologne a entendu des personnes » de votre sexe dans ses chaires publiques.

(*) *Carte segn. numeri* 29, 30, 31.

» Il vous appartient de la maintenir dans la » possession de cet avantage, et même de le » rendre plus remarquable ». Le président Beccari lui annonça, par une autre lettre du 26 octobre (1), que le régime en la présence du légat, ainsi que le conseil des sénateurs, avoient arrêté d'une voix unanime de lui délivrer l'expédition du diplôme; que cependant, pour honorer davantage Agnesi, ce diplôme seroit soumis au souverain pontife, qui s'étoit réservé à lui-même de la qualifier de lectrice publique, même en lui adressant immédiatement l'honorable rescrit. En effet, Agnesi reçut sous la date du 14 octobre, dans une lettre du cardinal Valenti (2) l'avis de le retirer de la poste; ce rescrit joliment relié en parchemin, et muni du sceau, attaché avec un cordon de soie et d'or, s'est trouvé dans ses papiers, et est conçu dans les termes suivans (3):

Die quintâ octobris 1750.

Congregatis ill.mis et excelsis DD. reformatoribus status libertatis civitatis Bononiæ, in numero viginti-sex, in camerâ

(1) *Segn. num.* 32.

(2) *Ibid.* 33.

(3) Parchemins signés, num. 34.

emin.^mi^ et rever.^mi^ domini cardinalis legati, in ejus præsentiâ, ac de ipsius consensu et voluntate infrascriptum Partitum inter ipsos positum, et legitimè obtentum fuit videlicet.

Patres conscripti cum censeant è re litterariâ esse, idque menti sanctissimi domini papæ Benedicti decimi quarti, summi pontificis, maximè respondere si Maria Cajetana Agnesi, nobilis virgo mediolanensis; cujus in universâ analysi peritiam egregium hac de re opus editum testatur; cœteris analysis professoribus in publicis Archigymnasii Rotulis adjungatur. Propterea ejusdem Archigymnasii dignitati consulentes, atque unâ clementissimi principis libentissimè obsequentes voluntati; per hoc senatus-consultum obtentum per omnia suffragia favorabilia; nomen præfatæ Mariæ-Cajetanæ Agnesi in publicis Archigymnasii Rotulis ad analysim publicè legendam tanquam lectricis honorariæ nomen immediate describi mandarunt. Contrariis haud obstantibus quibuscumque.

Ita est. Ego Angelus-Michaël Lotti ill.^mi^ et excelsi senatus Bononiæ à secretis.

Des signes si manifestes et si éclatans du mérite supérieur de notre Agnesi, excitèrent les personnages les plus distingués, tant de l'Italie que des pays étrangers, à la féliciter de ses succès d'un commun accord. Ceux-ci s'appliquèrent à reconnoître le mérite de son immortel ouvrage, par les remarques les plus exactes, lui adressèrent un grand nombre de lettres, et se firent un devoir de l'assurer promptement de leur admiration. C'est ainsi que François-Marie Zanotti, secrétaire de l'illustre Académie de Bologne, lui écrivit de cette ville pour la remercier de son précieux présent au nom de toute sa docte société; se félicitant avec elle de la subtilité de son ouvrage, de la gloire qui réjaillissoit sur son Académie de ce qu'elle prenoit le titre de *membre de l'Académie des sciences*, et protestant qu'à l'avenir il ne se serviroit point d'autres secours dans les difficultés algébriques qu'il trouveroit, que de ses institutions (1). Laure-Marie-Catherine Bassi Verani, actuellement lectrice publique dans cette université, lui donne les mêmes éloges (2); pareillement le célèbre père Vincent Ricati avoue avoir

(1) *Segn. num.* 35.

(2) *Ibid.* 36.

trouvé dans ses deux tomes, rassemblées avec une méthode pleine de précision et avec une science claire et profonde, les plus importantes et les plus utiles découvertes que les géomètres les plus ingénieux de nos jours eussent faites en matière d'analyse, tant suivant les principes de Descartes, que suivant ceux de Lebnïtz (1). « Enfin l'abbé Louis Juidice et le président Beccari, entr'autres éloges qu'ils lui donnent, disent que toute la république des lettres a les plus grandes obligations au respectable père de Marie-Thérèse Pinottini sœurs, de ce qu'il a élevé de pareilles filles (2). Il arriva encore de Padoue, de Venise, de Brescia, de Pise, de Gallipoli, de Rome et de Vienne, des félicitations qui furent données à Agnesi pour ses productions, par le professeur Jean Poléni, par le père Bonaventure Luchi, par le père Paul Paciaudi, par le cardinal Quirini, par le père Frédéric Adami, par l'évêque Brancone, par Faminio Scarfelli, professeur, par le père François Jacquier, aussi professeur, célèbre commentateur de Newton, par le cardinal Valenti, et par

(1) *Segn. num.* 37.
(2) *Ibid.* 38 et 39.

le comte de Cervellon, tous noms très-connus, et qu'il suffit de prononcer sans qu'il soit nécessaire de rien ajouter (1); ils se plaignent seulement de ce qu'elle a donné un titre trop modeste à son ouvrage, comme auroit fait Justinien s'il eût seulement appelé institutions, son livre d'or des Pandectes; et ils protestent qu'elle étoit parvenue à fixer des limites à l'infini, en soumettant au calcul ce qui ne paroissoit pas pouvoir être du ressort de l'intelligence humaine. Indépendamment de ces éloges de particuliers, qui viennent d'être rapportés en abrégé, des souverains y mirent le comble par leurs suffrages. Ce furent le maréchal de Saxe (2), Laurent Grimani au nom et par ordre précis du Doge de Venise son frère (3), le marquis Wicardel de Fleury, par ordre de S. A. R. le prince de Savoie (4), et Frédéric Auguste, prince électoral de Saxe (5). Ce ne fut pas une foible distinction, ni une recommandation ordi-

(1) Liasse de papiers signés, num. 40.
(2) *Segn. num.* 41.
(3) *Ibid.* 42.
(4) *Ibid.* 43.
(5) *Ibid.* 44.

naire pour cet excellent ouvrage, que le choix qui fut fait de sa seconde partie par l'abbé Bossut, célèbre mathématicien de Paris, pour la proposer comme un guide sûr et excellent à ceux qui étudioient le calcul différentiel et intégral, en en faisant une belle traduction en français, qui fut imprimée à Paris, en 1775, sous ce titre : Traités élémentaires de Calcul différentiel et de Calcul intégral, traduits de l'italien de mademoiselle Agnesi ; il y fait en tête, en forme d'avertissement, la protestation suivante : *Les principes des calculs différentiel et intégral y sont expliqués d'une manière claire et précise ; et cet ouvrage est très-propre à guider ceux qui voudront acquérir les connoissances nécessaires pour approfondir certaines branches de la mécanique, de l'hydrodinamique, etc.*

Si des applaudissemens aussi précieux, qui furent justement accordés à Agnesi, par toute l'Italie et par toute l'Europe, doivent être regardés comme suffisans pour recommander son nom à la postérité, l'approbation qu'elle reçut de l'Académie entière des sciences de Paris, sera un titre éternel de gloire pour Agnesi. Notre savante avoit

envoyé à Paris au célèbre M. de Fontanieu (1) différens exemplaires de ses Institutions analytiques, en le priant d'en présenter en son nom aux plus célèbres membres de cette illustre Académie, à l'Académie même, au Roi, et elle en adressa ensuite à la Société royale de Londres. On voit dans deux lettres que M. de Fontanieu écrivit en réponse à M.lle Agnesi, sur la fin de 1749, la description exacte de l'accueil universel fait à cet ouvrage (2). Dans la première, il proteste à Agnesi, que son laborieux ouvrage dédommage les sciences de la perte qu'elles viennent de faire de l'illuste marquise du Châtelet; et dans la seconde (3), il lui annonce que cette Académie ayant r'ouvert ses séances vers le 20 du mois de novembre lors dernier, a nommé deux commissaires pour examiner son livre; qu'il a eu communication du rapport, et qu'il lui fait part du passage suivant qui s'y trouve ». *C'est le meilleur livre qui ait paru en ce genre; et l'éloge ne pouvoit être ni plus flatteur, ni mieux*

---

(1) L'original italien porte à la page 58 *de Fontanieu;* mais je crois qu'il faut lire *de Fontenelle.*
Note de A. M. H. B.

(2) *Segn. num.* 45.
(3) *Ibid.* 46.

mérité ». Il ajoute en outre : « *J'ai su même que si les lois de l'institution de l'académie avoient permis d'y admettre des dames, c'eut été pour Mlle. Agnesi un triomphe achevé, et que cela a été dit* ». Les commissaires nommés pour ce rapport étoient MM. de Mairan et de Montigny ; c'est certainement un des plus honorables et des mieux faits, qui aient été publiés en ce genre. Non contens d'avoir accordé des éloges justes et fondés au mérite d'Agnesi, ils voulurent lui donner dans une lettre qu'ils lui adressèrent en leur propre et privé nom (*), une preuve de la satisfaction intérieure qu'ils avoient éprouvée de l'honorable commission que l'Académie leur avoit donnée. Voici un passage d'une de ces lettres à elle écrite par M. de Montigny, qui mérite d'être inséré dans cet éloge ; et qu'on peut certainement regarder comme un des témoignages les plus honorables rendus à ce génie sublime ». Permettez moi,
» mademoiselle (écrit-il) de joindre mon
» hommage particulier aux applaudisse-
» mens de toute l'Académie ; elle m'a fait
» l'honneur de me choisir pour lui rendre

(*) *Segn. num.* 47 et 48.

» compte d'un très-bel ouvrage que vous
» lui avez présenté. Cette commission m'a
» fait d'autant plus de plaisir, que votre
» nom et vos talens m'étoient connus depuis
» dix années. Vous étiez bien jeune et déjà
» célèbre, lorsque je fis le voyage d'Italie,
» en 1740. M.me Bassi, M. Zanotti, secré-
» taire de l'Académie de l'Institut, et plu-
» sieurs autres personnes illustres, m'ins-
» pirèrent le désir de vous connoître; ils
» eurent même la bonté de vous en préve-
» nir et de m'annoncer à vous; mais les cir-
» constances dérangèrent mon voyage : je
» fus obligé de revenir par Gênes et de ren-
» trer en France sans avoir passé par Mi-
» lan. Je vous regrettois alors; mes regrets
» sont bien augmentés aujourd'hui par la
» lecture que je viens de faire : je ne me
» consolerai jamais de n'avoir point eu le
» bonheur de vous voir et de vous entrete-
» tenir; car l'Italie ne m'a pas offert d'objet
» plus digne de mon admiration. Du moins,
» j'ai eu le plaisir de faire connoître à ma
» nation un ouvrage extrêmement utile
» que l'on désiroit depuis long-temps, et
» dont on n'avoit donné jusqu'ici que des
» ébauches très-imparfaites, sans en excep-
» ter l'analyse démontrée du père Reynaud,

» ni les derniers traités publiés en Angle-
» terre; je ne connois point d'ouvrage en
» ce genre plus clair, plus méthodique,
» plus étendu que vos Institutions d'Ana-
» lyse. Il n'en est aucun, dans aucune
» langue, qui puisse guider aussi sûre-
» ment, mener aussi vîte et conduire aussi
» loin ceux qui voudront s'avancer dans les
» sciences mathématiques. J'admire, sur-
» tout, l'art avec lequel vous ramenez à
» des méthodes uniformes tant de connois-
» noissances dispersées dans les ouvrages
» des géomètres, et que la plupart ont ac-
» quises par des routes très-différentes. On
» partage la gloire des inventeurs, on est
» en état de perfectionner soi-même et d'a-
» vancer l'art de l'analyse, lorsqu'on sait le
» développer dans toute son étendue avec
» l'ordre et l'élégance qui règnent dans
» tout le cours de vos Institutions. » Enfin, nous terminons l'histoire de l'ouvrage sur l'analyse d'Agnesi, par une lettre de M. de Fouchy, secrétaire perpétuel de cette Académie royale des sciences de Paris (*), suivant laquelle il lui envoie, par ordre de cette illustre compagnie, une copie authentique

(*) *Seg. num.* 49.

de ce rapport dont nous avons parlé, et que nous avons transcrit à la fin de cet éloge. Agnesi demanda que cette copie fût insérée dans les actes de l'Académie même comme un témoignage de gloire, tant pour notre savante que pour sa patrie, pour l'Italie et pour son sexe. Si le témoignage des poètes a aussi quelque valeur après les applaudissemens universels accordés à Agnesi, on peut encore rapporter ici le témoignage flatteur qui lui fut rendu par le célèbre avocat Charles Goldoni, Vénitien, quand, dans une de ses pièces, on dit sur le théâtre public (*) : « Soyez bien plus étonnés de ce » qu'une dame a mis au jour un ouvrage » rempli d'une science aussi profonde. » L'auteur est Italienne et non Hollan- » doise; c'est une femme célèbre, pleine » de sagesse qui honore son pays ». Mais la fatigue continuelle qu'Agnesi éprouva pendant beaucoup d'années, en se livrant à ses sublimes spéculations, les soins qu'elle se donna pour proposer et résoudre des problêmes, les lettres fréquentes que son devoir l'obligeoit d'écrire à tant de correspon-

(*) Comédie de Goldoni, intitulée : *Il medico Olandese*. Tom. 23, p. 7.

dans distingués, altérèrent beaucoup sa santé. Elle le marque elle-même dans la lettre qu'elle adressa, le 20 décembre 1751, à l'abbé Paul Frisi (*), passé alors de Lodi à la chaire de philosophie de Casal dans le Montferrat, et à la principalité de ce collége royal. Elle le remercie, dans cette lettre, du présent que ce savant lui avoit fait du premier ouvrage déjà énoncé, qui ne faisoit que de paroître; et elle ajoute : « Il est infiniment désagréable pour moi de ne pouvoir, dans ce moment, avoir le plaisir de le lire, le médecin m'ayant interdit toute application, à cause d'une douleur de tête opiniâtre qui me tourmente sans cesse. Il ne se passe point un seul jour sans qu'elle me tourmente et sans que j'éprouve des vibrations qui m'incommodent, particulièrement la nuit. Ma tête en est tellement affoiblie, qu'il convient que je la laisse reposer pendant quelque temps.

Maintenant, retournant au point d'où nous sommes partis, notre Agnesi, supérieure par son ame à ces applaudissemens unanimes qu'elle recevoit, non-seulement de l'Italie, mais encore de toute l'Europe,

(*) Lettre qui est dans mes mains.

suivit ce plan de retraite qu'elle avoit adopté et dont elle étoit convenue avec son père. Elle s'appliqua donc à ses études privées, aux actes de la religion chrétienne, à l'éducation de ses frères et sœurs (*), à l'instruction de tous ses subordonnés, à qui elle apprenoit les mystères de la foi avec une patience extraordinaire; et par-dessus tout, à l'édification de ses domestiques et de son prochain par son propre exemple. C'étoit un beau spectacle, que de voir la domesticité oisive se remettre sur-le-champ à l'ouvrage dans les antichambres paternelles, lorsqu'Agnesi venoit à l'improviste les traverser, et se dire entr'eux à voix basse: *Contenons-nous, frères; voici la philosophe.* A ces louables occupations, elle en joignit encore une autre, celle d'instruire dans les sciences son jeune frère D. Joseph, le seul qui reste aujourd'hui des rejetons mâles d'une famille aussi nombreuse. Je me rappelle bien qu'en 1748, la volonté de son père fit retirer des écoles de Saint-Alexandre des pères Barnabites, à Milan, à l'âge de treize ans, cet enfant, mon estimable con-

(*) Ils étoient au nombre de vingt-trois; mais il y en eut treize qui vécurent ensemble de 1753 à 1764.

disciple (qualifié à bon droit du titre de *puer optimus* dans les registres de cette maison d'éducation), pour qu'il se livrât à l'étude des belles-lettres dans la maison paternelle, sous la direction de cette excellente sœur et de cette admirable maîtresse. La méthode qu'elle suivit pour lui apprendre parfaitement le latin, et ensuite l'initier dans l'art de la rhétorique, me paroît très-bonne et digne d'être imitée par tous les instituteurs. D'après son avis, il eut dans les mains, jour et nuit, les meilleurs écrivains, proportionnellement aux classes qu'il suivoit, tantôt les lisant, tantôt les traduisant d'une langue dans une autre. Cette méthode de notre savante institutrice contribua d'une manière étonnante, et en peu de temps, à enrichir des connoissances convenables l'esprit déjà assez pénétrant de son aimable frère. Ainsi, il paya en peu d'années sa généreuse sœur de ses soins, en se montrant très-instruit dans la géographie, dans l'étude de la sphère, dans la philosophie, dans les principes de l'algèbre, et dans diverses autres facultés.

Ce fut vers ce temps, qu'au milieu d'occupations si agréables à sa famille, Agnesi, excitée, sans doute, par une grâce puissante

de l'esprit divin, se décida avec une volonté ferme à embrasser ce pieux genre de vie pour lequel elle avoit toujours eu beaucoup de penchant dès les premières années où elle avoit eu l'usage de sa raison, et que les distractions et dérangemens occasionnés par ses études multipliées ne lui avoient pas permis de suivre entièrement, comme elle le fit à compter de ce moment. Depuis ce temps, nous la verrons se livrer entièrement aux exercices de la religion, à faire du bien aux indigens, à soulager l'humanité souffrante, de manière à pouvoir mériter qu'on dise d'elle, à juste titre, qu'elle étoit devenue un modèle parfait et une généreuse victime de la charité chrétienne. Indépendamment de son assiduité à rendre des services temporels et spirituels aux infirmes de sa paroisse et de l'hôpital majeur dont elle étoit proche, elle se fit donner par son père quelques chambres écartées de la maison, où elle pût loger retirée de tout le reste de sa famille. Elle commença à y tenir successivement près d'elle quelque femme ou fille infirme à laquelle elle rendoit personnellement et toute seule les services convenables. Il est bien vrai que, d'après les défenses sévères de son père,

elle interrompit pendant quelque temps ces actes de la plus parfaite charité chrétienne, auxquels nous verrons que Dieu l'avoit spécialement destinée; mais, dès qu'elle eut perdu l'auteur de ses jours, elle profita de la pleine liberté qu'elle eut à cet égard, et s'y remit avec la plus grande ardeur. Un court repos, l'économie du temps, la frugalité de son genre de vie, et une simplicité décente par rapport à sa propre personne, lui procurèrent une aisance suffisante pour qu'elle pût remplir un si grand nombre d'actes de charité. Cependant c'étoit une chose singulière et digne d'admiration, que, malgré un genre de vie si religieux et si solitaire, Agnesi se prêtât sans répugnance apparente, et sans différer, aux desirs paternels qu'elle respecta toujours, même lorsqu'il lui en coûtoit le plus, se rendant avec un air gai et tranquille aux assemblées ordinaires de la maison, et qu'elle mit tant de grâce et de pénétration, en proposant ou résolvant des questions, problêmes et doutes scientifiques que le concours des admirateurs intelligens, loin de diminuer, ne faisoit qu'augmenter encore de plus en plus, de jour en jour. Cet accroissement étoit d'autant plus grand, que les

doctes entretiens de notre Agnesi se ranimoient souvent par les séances de musique, remplaçant les précédentes, et tenues par sa sœur cadette Marie-Thérèse, dont nous avons déjà parlé, et qui avoit un talent si extraordinaire, tant pour jouer des instrumens que pour composér. Agnesi, comme pour se délasser de ses profondes et continuelles spéculations, avoit coutume de faire entendre de temps en temps, dans ces assemblées, quelque concert harmonieux de violoncelle, instrument dont elle joua supérieurement encore quelques années après.

Dans ces entrefaites, au milieu, tant du repos qu'elle goûtoit dans ses études usitées, que de ses agréables délassemens domestiques, il arriva un de ces événemens malheureux, qui, interrompant le cours en apparence tranquille et serein des choses humaines, servit admirablement à l'exécution des desseins à nous inconnus de l'Être-Suprême. Dieu vouloit certainement qu'Agnesi qui, jusqu'alors, avoit été pour le public un exemple d'une prudence et d'une sagesse supérieures à son sexe, devînt encore un modèle de charité et de bienfaisance chrétiennes. Il permit donc que des gens malveillans, et peut-être même ceux

à qui elle avoit fait du bien, répandissent des bruits désavantageux sur le père, en le faisant soupçonner de négliger l'établissement de ses deux filles; comme si, par cette insouciance, il prolongeoit leur consolant et honorable séjour dans sa maison.

Un parti qui se présenta pour Marie-Thérèse, la plus jeune des filles, très-avantageux en apparence, mais ayant peu de biens, lui ayant été proposé par son père, et ayant été refusé par elle, confirma surtout la mauvaise opinion qui avoit déjà été conçue à cet égard. Les jours derniers, on avoit tenu à l'ordinaire, dans la maison Agnesi, une assemblée nombreuse, où étoit venu le gouverneur et capitaine-général de la Lombardie autrichienne; le comte Jean-Luc Pallavicini, très-attaché à cette famille pour son mérite, et jouissant de sa confiance la plus intime. Pierre Agnesi, son chef, s'étant rendu dans la matinée suivante au palais ducal, pour faire au comte Pallavicini les remercîmens qu'il lui devoit, ce gouverneur se mit à lui parler de l'affaire qui faisoit du bruit avec tant d'intérêt et de chaleur, qu'il se fit soupçonner d'ajouter quelque foi au bruit qui étoit répandu. P. Agnesi, se sentant frappé dans une

partie si délicate, se laissa emporter par son caractère bouillant; et sa colère éclata en paroles qui, lorsqu'il eut repris son sang-froid, furent jugées n'être pas assez respectueuses pour le rang d'un grand ministre. Il s'éleva alors, comme on devoit s'y attendre, une altercation bruyante qui donna lieu à la rupture de cette audience, en remplissant d'amertume le cœur très-sensible de P. Agnesi. Etant donc retourné chez lui, il n'eut plus l'esprit tranquille; son visage n'eut plus de sérénité; enfin, il fut tellement affecté de cet accident, que cela changea sa constitution physique; et qu'ayant été surpris d'une violente attaque de poitrine, il perdit la vie dans le court espace de deux semaines, le 19 mars 1752, avec un courage vraîment chrétien, laissant dans la tristesse et dans la désolation, non-seulement sa famille, mais encore le grand nombre de ses amis distingués, ainsi que de ses connoissances. Je serois trop prolixe si je voulois rappeler les vifs sentimens de regrets, et les expressions énergiques qui se trouvent dans les lettres de condoléance, écrites sur ce malheur à notre Agnesi, pour la consoler et pour adoucir en partie le chagrin qu'elle souffroit d'une pareille

perte (*) ; mais elle sut trouver elle-même la meilleure consolation de sa profonde affliction, en profitant de ce triste malheur pour embrasser entièrement ce genre de vie cachée et retirée pour lequel elle s'étoit senti de l'inclination dès ses premières années, comme nous l'avons déjà fait entendre. Ne trouvant donc plus aucun obstacle qui l'empêchât de suivre la volonté divine, elle se consacra à l'instant toute entière à Dieu, et à faire du bien aux personnes les plus indigentes, et dont l'aspect étoit le plus rebutant ; ce fut ainsi que cette femme forte et généreuse renonça au plaisir d'entendre les complimens, les applaudissemens, les paroles les plus séduisantes, pour se livrer au silence, aux prières continuelles, aux gémissemens, et au triste et horrible spectacle de l'humanité malade et languissante. Pour appuyer ce que j'avance, je vais citer la belle et énergique description de ce trait héroïque d'intrépidité chrétienne de notre immortelle et vraîment grande Agnesi. Elle se trouve dans l'envoi ou la dédicace que le célèbre comte Benvenuto Robbio de Saint-Raphaël fit à

(*) Petite liasse de lettres signées, num. 50.

Agnesi de son ouvrage *sur les études des femmes*. Voici ce qu'il écrit à Agnesi : « Qui
» pourroit maintenant s'imaginer qu'une
» demoiselle, incomparable comme vous,
» étant à la fleur de l'âge, ayant le vent
» en poupe, couverte d'applaudissemens,
» abandonnât le monde précisément à l'in-
» stant où la gloire venoit au-devant d'elle.
» Ce fut certainement une inspiration di-
» vine qui vous a fait préférer les discours
» simples et communs du pauvre, ainsi
» que les gémissemens des malades à la
» gloire académique, à l'admiration des
» savans, et aux conversations agréables
» des personnes d'esprit ».

Un de ses premiers soins fut de rompre absolument tout commerce avec les hommes distingués, tant Italiens qu'étrangers, qui désiroient la connoître ou lui rendre visite, en répondant succinctement aux demandes qu'on lui faisoit à cet égard, que ses occupations sérieuses lui ôtoient la possibilité de recevoir ces témoignages d'estime qu'elle ne méritoit pas. Moi, qui avois joui jusqu'alors de l'avantage de connoître cette grande dame, je fus témoin de pareils refus, et j'entendis mille reproches que cette conduite surprenante lui attiroit

dans les sociétés choisies. Parmi les motifs auxquels on attribuoit une pareille conduite, on disoit, et on imprima même, qu'après la publication du grand ouvrage d'Agnesi, cette savante, découragée par l'accueil presqu'indifférent que son livre avoit reçu chez les Italiens, abandonnoit les études mathématiques et se livroit entièrement aux œuvres de religion. Le récit que nous avons fait jusqu'ici montre évidemment ou l'ignorance ou la malice de ceux qui pouvoient alors penser ainsi.

Agnesi, s'étant affranchie de toutes ces occupations étrangères, s'étant séparée volontairement de toutes ces personnes et de toutes ces assemblées chez lesquelles l'orgueil a coutume de l'emporter sur toutes les autres passions, sourde à toutes les critiques d'un monde séducteur qui est dangereux, ou ennemi déclaré, et, enfin, qui ne sent aucune pitié, quoiqu'il ne présente qu'une apparence de douceur, répondit imperturbablement : *L'homme doit toujours agir pour une fin, le chrétien pour la gloire de Dieu; j'espère que mes études ont eu pour but cette gloire, puisqu'elles pouvoient être utiles au prochain et qu'elles étoient conformes à l'obéissance, telles*

étant alors la volonté et le désir de mon père; aujourd'hui, en cessant de m'y livrer, je trouve de meilleurs moyens pour servir Dieu ainsi que le prochain, et je dois et veux employer ces moyens. En conséquence, elle distribua avec tant de succès les heures du jour entre les occupations auxquelles elle vouloit se livrer, que, quoique ne recevant plus les visites fréquentes des personnes lettrées, il ne lui restoit aucun moment où elle fût sans avoir quelque chose à faire. Elle se levoit de bon matin (habitude qu'elle conserva dans un âge plus avancé); elle se rendoit accompagnée d'un seul domestique à l'église voisine de Saint-Antoine des pères Théatins, préférant ainsi de commencer la journée en assistant aux mystères redoutables de la religion. Là, elle conféroit souvent avec son directeur le père Joseph-Marie Reina, supérieur de cette maison religieuse si exemplaire, et chaque semaine elle recevoit les sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie avec tant de componction et de piété, qu'elle donnoit la plus grande édification à tous ceux qui se trouvoient présens. Elle visitoit souvent l'hôpital public, en rendant aux malades les services chrétiens d'un cœur sensible et

compatissant en œuvres et en paroles. Elle alloit ensuite visiter les femmes malades dans sa propre paroisse, en leur procurant, ainsi qu'à d'autres répandues dans la Cité, toute sorte de secours. Pendant toutes les saisons, elle ne manqua jamais, durant le jour, d'accompagner, même dans ses dernières années, avec son propre cierge, le saint viatique, quand on le portoit aux malades de sa paroisse. Dans toutes les fêtes qui sont de précepte, elle assistoit, sans y manquer, aux prédications chrétiennes dans l'église de Sainte-Catherine, près la basilique des saints Apôtres, où, par une suite de son humilité, elle faisoit le catéchisme aux petites filles de l'âge le plus tendre, les mettant, avec une douceur inexprimable et une patience invincible, en état de recevoir les saints sacremens. Elle visitoit dans les grandes solennités les sept églises de station de la Cité; et comme si ces pieuses pratiques ne suffisoient pas à une perfection généreuse, elle avoit coutume de se procurer dans sa propre chambre, une ou deux personnes de son sexe infirmes, auxquelles elle avoit le plaisir de rendre les services d'une amie, d'une dame hospitalière, d'une servante et d'une directrice spirituelle, pour-

voyant nuit et jour à leurs besoins de ses propres mains, sans être aidée par aucun de ses domestiques, à qui elle avoit interdit irrévocablement de partager ses travaux à cet égard. Ni les maux les plus affreux de ces infortunées, ni les soins les plus dégoûtans à donner aux malades ne pouvoient la détourner aucunement d'un emploi si pénible et si respectable. Cependant sa sœur Paule, qui ne manque certainement pas de talent, de courage et de piété, m'a attesté que la seule vue de l'état affreux de l'une de ces malades avoit suffi pour altérer sa santé et la tourmenter pendant plusieurs jours.

Autant notre Agnesi se montroit douce et pleine d'attentions pour le prochain, autant elle se mortifioit et se traitoit sévèrement elle-même. Constante et ferme dans la résolution qu'elle avoit prise de renoncer totalement au bal, au théâtre et à tous les divertissemens profanes, persévérante dans la retraite et dans le genre de vie fatigant et répugnant auquel elle s'étoit livrée ; humble et simple dans son vêtement, qu'elle modifia cependant quelquefois un peu pour qu'il pût convenir à la maison de son père, elle renonça à toute molesse et délicatesse

dans sa manière de vivre, se contentant d'une frugalité admirable, à laquelle elle s'habitua de plus en plus dans les années suivantes de sa vie. Outre les jeûnes prescrits par l'église et ceux qu'elle observoit particulièrement depuis l'âge le plus tendre, elle se nourrissoit, pendant le carême entier, seulement d'alimens accommodés à l'huile, s'occupant assiduement de l'oraison mentale, et y joignant une lecture infatigable des saintes écritures, des plus célèbres et plus estimés controversistes en matière de religion, et, par-dessus tout, des saints pères grecs et latins, au point que, ne pouvant satisfaire son désir de cette lecture assidue et de cette profonde méditation dans la bibliothèque de sa maison, M. Ange-Antoine Oltrocchi, chanoine ordinaire et théologien de la métropole de Milan, qui possédoit la belle collection des pères faite à Paris, lui prêta tant qu'elle vécut ceux qui lui manquoient. Ses livres particuliers, dont elle se servoit journellement, et qu'après sa mort je trouvai auprès de son lit, étoient quelques opuscules de dévotion de saint Bonaventure, de saint Bernard, de saint Laurent Justiniani, et le Thomas à Kempis grec et latin. L'utilité dont lui avoit

été son application sérieuse à la lecture des pères, source sûre de la doctrine évangélique et de l'érudition sacrée, se fait bien remarquer dans plusieurs de ses manuscrits *in-folio*, qui sont par bonheur restés entre mes mains, et qui me la rappelleront toujours avec un nouveau plaisir; ce sont un traité contemplatif sur les vertus, les mystères et les mérites suprêmes de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'elle a divisé en trois parties; un développement du Traité de saint Laurent Justiniani, intitulé : *De Sacro connubio*, un autre du Traité de saint Bernard, *de Passione domini*, et un petit volume *in-8.º* en 91 pages, écrit purement et composé par elle pour son usage, et consistant, 1.º en différentes oraisons et prières pour se préparer à la confession, à la communion, à la mort et à implorer l'intercession de la Sainte-Vierge et des saints, ses protecteurs; 2.º et en différentes pensées de l'Ecriture pour s'entretenir dans les sentimens religieux, volume qu'elle donna de sa propre main, lors de sa mort, à une illustre et pieuse dame son amie. Mais parmi tous les monumens de la pénétration et du talent de Marie-Gaëtane Agnesi, pour les études relatives à la religion, la première

place est incontestablement due à un manuscrit de cette dame, ayant vingt-quatre pages *in-folio* et retrouvé parmi les papiers à elle appartenans (1), dans lequel on voit qu'elle fut consultée par le très-pieux archevêque de Milan, le cardinal Joseph Pozzobonelli, dont la mémoire sera toujours célèbre, et qui l'engagea à écrire ses observations sur un ouvrage publié par le marquis Joseph Gorini-Corio, intitulé : *Politique, Droit et Religion pour bien penser et discerner le vrai d'avec le faux* (2), ouvrage qui, quoiqu'approuvé, je ne sais par quel hasard, par les facultés ecclésiastiques et laïques, fut cependant condamné par la sacrée congrégation de l'Index, suivant un décret spécial du 4 juillet 1742, quant au dernier traité qu'il renferme et qui concerne la religion. Il est à la vérité surprenant qu'un archevêque de Milan, qui ne pouvoit être embarrassé de trouver des hommes distingués pour examiner de pareilles matières, ait voulu s'en rapporter au jugement d'une femme, quoiqu'elle fût

(1) *Segn. num.* 51.

(2) Tome I, *in*-4.°, imprimé à Milan, par François Agnelli, au commencement de 1742.

très-savante et véritablement très-éclairée; mais on est encore plus surpris en voyant la docilité d'Agnesi pour se livrer à un pareil travail d'après les instances de son prélat, et nos neveux seront encore plus étonnés en voyant les principes sains tirés des saintes écritures, des conciles, des pères, des meilleurs controversistes, qu'elle expose modestement et avec simplicité dans les matières délicates du dogme, des vraies et des fausses reliques, des faux noms, faits, miracles, et martyrs, et des croisades qui forment son dernier chapitre, et dont il est parlé dans ce livre. Dans cet opuscule vraîment précieux, Agnesi montre comment on doit renverser l'erreur sans blesser la charité, en exposant seulement les objections et en se gardant de faire le moindre reproche à l'auteur, que non-seulement elle ne nomme pas, mais qu'elle excuse encore en disant : *L'auteur a bien eu l'intention de convaincre les hérétiques, qui regardent comme un défaut de l'église ce qui n'en est un que des particuliers; mais, dans l'exécution de son dessein, il n'a pas rempli le but qu'il s'étoit proposé.* Elle n'ajoute sur elle-même que cette introduction pleine de candeur : *Pour obéir à l'ordre que votre*

Eminence m'a donné d'examiner particulièrement le dernier traité du livre qui porte le titre suivant : Politica, Diritto e Religione, *je dis que, quoique l'auteur ait soutenu dans son livre la vérité de la foi catholique, il avance cependant quelques points qui peuvent être très-préjudiciables aux ames, sur-tout parce que son ouvrage est composé en langue vulgaire, et par conséquent plus propre à troubler la piété des esprits les plus foibles et des femmes. Je vais choisir quelques propositions qui y sont exposées, et où l'auteur traite des matières de religion.* Elle termine ses observations et son excellent écrit par le passage suivant : *Tel est mon sentiment que je dépose aux pieds de votre Eminence, pour qu'il soit pesé par son jugement supérieur, et je baise les bords de sa pourpre sacrée.*

Pendant qu'Agnesi menoit un genre de vie si occupé, qui convenoit admirablement à son tempérament robuste, il plut au Tout-Puissant de la priver de son docte et zélé directeur le père Joseph-Marie Reina, théatin. Si cette perte affligea tous ceux qui connoissoient véritablement le mérite de ce religieux, elle fut un sujet de chagrin extraordinaire pour Agnesi, à qui, suivant que je

l'ai déjà observé, il tenoit lieu de père dans la direction spirituelle, ainsi qu'à sa famille. Agnesi le remplaça, quant à elle, par le prêtre Gaëtan Pagani, son curé, dans la basilique de Nazzari, homme pieux, savant, ayant un caractère singulièrement ferme, et étant en même-temps très-humain. Ce fut sous la sage conduite de ce pasteur, qu'elle continua ses exercices accoutumés de religion, tant que ce digne ecclésiastique vécut parmi nous. Cependant le genre de vie qu'on suivoit dans la maison paternelle ne pouvant guère s'accorder avec le sien, elle demanda ce qui lui appartenoit, et elle accéda aisément à ce qu'on lui proposoit. On lui alloua une partie retirée de la maison même, c'est-à-dire, une portion correspondante au nombre de treize, qui étoit celui des frères et sœurs. Son habitation se réduisit à une salle, à une chambre à coucher, à une cuisine, et elle vécut seule. Elle augmenta alors ses pratiques de piété, s'approchant tous les jours de la sainte table, et se rendant toujours de plus en plus familières les lectures pieuses et l'oraison, de manière qu'elle y restoit immobile des heures entières, et le plus souvent dans l'église, où toujours on la voyoit dans l'en-

droit le plus proche du saint sacrement de l'autel, pour lequel elle conserva inviolablement la dévotion la plus tendre et la plus fervente. De-là vint, non-seulement que, dans les temples sacrés, elle refusa toute délicatesse extérieure de femme, mais encore que, dans les églises où l'on gardoit l'Eucharistie, elle restoit continuellement à genoux ; et quelle que fût la longueur des offices, on ne la vit s'y asseoir que dans le temps du sermon. On peut bien penser qu'elle multiplia alors ses aumônes, tant d'après la libre administration qu'elle avoit de son propre bien, que d'après l'heureuse habitude qu'elle avoit prise dès ses premières années, et qui fut fortifiée par les exhortations et les exemples de son généreux père, de qui elle n'éprouva jamais de refus lorsqu'elle lui demanda de l'argent pour les pauvres, même lorsque c'étoit des sommes considérables. Aussi le revenu qui lui étoit assigné ne suffisant pas pour remplir ses désirs de faire ces bonnes œuvres, elle vendit en secret, à un riche et curieux Anglois, ami de sa maison, la boëte précieuse et l'anneau dont l'impératrice Marie Thérèse lui avoit fait présent. Avec ce fonds elle se forma un capital considérable, doubla

le nombre des pauvres femmes infirmes qu'elle gardoit dans ses chambres, sans excepter celles qui étoient couvertes d'ulcères ou jugées incurables, à qui elle rendoit elle seule les services ordinaires dans tous leurs pressans besoins, pansant de ses propres mains leurs plaies dégoûtantes et horribles; et à mesure que ces malades étoient guéris et la quittoient, elle en reprenoit sur-le-champ d'autres, faisant ainsi de son étroite habitation un petit hôpital, et changeant sa propre chambre à coucher en une cuisine, où elle prenoit elle-même ses repas frugaux. Mais une habitation si resserrée ne pouvant suffire à l'étendue de sa charité, elle résolut de quitter la maison paternelle.

Elle en sortit en conséquence en 1759; et ayant loué une maison près l'église de Saint-Bernard, à la porte dite *Vigentina*, elle y réduisit son hôpital particulier de personnes du sexe malades au nombre de quatre. Mais le produit de la vente du présent impérial étant consommé, cette admirable femme essaya d'établir un hôpital stable en implorant le secours des gens riches, quoiqu'inutilement. Sa charité ne s'arrêta pas là. Vivement pressée par l'honorable passion de

faire du bien, elle grimpoit dans les escaliers les plus sombres et pénétroit dans les habitations les plus obscures des malades les plus abandonnés, sans avoir aucun égard à leur genre de maladie, pour leur donner les secours les plus prompts. Dans l'exercice de cette tendre compassion pour les femmes pauvres, elle eut le bonheur de ramener à résipiscence une moribonde qui refusoit de recevoir, quoiqu'à l'extrémité, les salutaires sacremens de l'église. Agnesi, dévorée comme elle l'étoit de la charité de Jésus-Christ pour soulager ceux qui étoient malades ou dans le besoin, n'avoit pas assez, pour les secourir, de son propre revenu; elle ne laissa cependant pas de s'y employer et avec succès, en s'adressant aux lieux pieux de notre cité, dont elle obtint des secours considérables. Ses projets bienfaisans l'ayant même rendue saintement hardie, elle tenta de s'insinuer dans la connoissance de l'archi-duchesse Marie Béatrice d'Est. La princesse royale l'accueillit avec ces manières prévenantes, qui sont une suite de sa bonté naturelle, et qui lui ont mérité l'estime et l'amour de tous ses peuples, et avec des témoignages de bonté répondant à toutes les qualités distinguées de la per-

sonne si estimable qui la sollicitoit. Agnesi obtint plusieurs fois des preuves non équivoques de sa pieuse générosité. Mais notre savante, étant obligée de retourner souvent chez la princesse, dut éprouver dans les antichambres de fréquens refus d'entrer, d'après la simplicité de son vêtement. Elle les soutint avec une patience admirable; et la sérénité de son visage n'en fut jamais altérée. Enfin une personne qui avoit du crédit, et qui connoissoit le mérite de Marie-Gaëtane, fit cesser ces désagrémens. Au milieu des occupations si multipliées d'une vie si humble et si laborieuse, elle ne refusa pas quelquefois, par devoir de politesse, d'accepter quelques dédicaces d'ouvrages de mathématiques ou de philosophie morale, et de communiquer ses observations au marquis Wicardel de Fleury, qui, de Turin, le 4 décembre 1762, soumit à ses lumières les premiers actes de cette nouvelle Académie des sciences, *afin* (écrivoit-il à Agnesi *), *que nos jeunes académiciens puissent se vanter d'être connus de vous, et profiter même de vos utiles avis.* Marie-Gaëtane, n'étant nullement touchée

(*) *Sign. num.* 52.

de la grande réputation que ses talens lui avoient procurée, continua à se livrer avec encore plus de zèle aux exercices de piété chrétienne qu'elle avoit adoptés ; étant assidue à l'oraison, ne manquant jamais au catéchisme des petites filles, ayant des conférences fréquentes avec son directeur spirituel, ci-devant nommé, étant toujours austère et rigide pour elle-même en joignant à sa nourriture quotidienne et accoutumée, qui étoit grossière et vulgaire, les seuls alimens assaisonnés à l'huile que nous avons déjà vu qu'elle prenoit dans le temps du carême. Cependant, après deux ans d'une abstinence aussi sévère, elle se trouva attaquée d'une fièvre opiniâtre, dont elle souffrit beaucoup pendant six mois. Alors les médecins lui défendirent absolument de pareils alimens, et elle consentit de se nourrir d'alimens ordinaires; ce que Marie-Gaëtane, si religieuse, observa toujours depuis et avec sa frugalité ordinaire. Ce fut alors que, par le conseil des médecins même, elle se décida à respirer un air plus salubre dans une des habitations de campagne de son père, appelée *la Valera*, où, quoique convalescente, elle ne négligea point du tout ses occupations ordinaires, fréquen-

tant sa paroisse de *Varé*, quoique fort éloignée, spécialement aux jours de fête, et encore aux heures du catéchisme, où elle s'occupoit, par un goût particulier, à instruire, avec une admirable complaisance, ces personnes grossières dans les principes fondamentaux de la religion catholique.

Dans ces entrefaites, le partage des biens paternels s'étant fait dans la famille Agnesi, et Joseph jeune, frère de Marie-Gaëtane, et qui lui étoit particulièrement attaché, étant resté sans avoir aucune des deux maisons patrimoniales, il se décida vers la fin de 1764 à habiter avec elle dans la maison dont il a été ci-devant parlé, et qui étoit voisine de l'église de Saint-Bernard; il y resta tranquillement pendant l'espace de neuf ans. Mais, dans cette même année où Marie-Gaëtane éprouva la satisfaction de posséder Joseph dans sa maison, elle perdit un autre frère, appelé Jacques, qui, surpris d'une maladie très-prompte de poitrine, et assisté par elle avec une fermeté chrétienne, passa au repos éternel à l'âge de vingt ans. Quelqu'affligeantes que fussent ces vicissitudes humaines, Agnesi ne se départit pas un moment du genre de vie qu'elle avoit adopté; et très-jalouse d'entendre la parole de Dieu,

ainsi que les explications si utiles de l'Evangile que font les curés de la ville, elle y assistoit assidûment; et après son dîner, lorsque le catéchisme étoit terminé, elle alloit entendre les leçons de l'Ecriture-Sainte données par feu Charles Casati, chanoine archi-diacre à Sainte-Marie de la Passion, ou à son défaut celles des clercs réguliers de Saint-Paul à Saint-Barnabé, mettant son plaisir ensuite à fréquenter les églises de Sainte-Marie de la Paix, de Saint-Damien en Monfort et de Sainte-Praxède, comme étant éloignées du tumulte de la ville. Mais tandis qu'elle se livroit à sa plus grande ferveur, Dieu la visita par une nouvelle affliction, la mort lui ayant enlevé, le 20 février 1768, son directeur et père spirituel Gaëtan Pagani, curé de Saint-Nazarre. Agnesi se soumit avec résignation à ce sacrifice que lui imposoit l'Etre-Suprême, et elle prit à sa place le propre curé de Saint-Calimère, le prêtre Jean Butti, actuellement appelé le père Spirituel de l'Institut si édifiant des filles de Saint-François-de-Sales dans notre ville; attendu la distance notable qui séparoit sa maison et l'église de Sainte-Catherine, près Saint-Nazarre, elle pensa à y substituer sa propre église paroissiale pour s'y exercer à faire le

catéchisme à son ordinaire. Elle céda cependant à toutes les instances de son nouveau directeur, et accepta la charge de prieure, qu'elle remplit avec un zèle et une assiduité infatigables. Sa douceur naturelle, son air toujours gai, son caractère facile et communiquant lui gagnèrent les cœurs des habitans d'un institut si utile et si saint. Outre ces occupations, elle se chargea encore, avec une patience héroïque, d'instruire les personnes stupides et jugées incapables de s'approcher des sacremens; elle s'y prit avec tant d'intelligence, qu'elle leur donna pour ainsi dire une nouvelle ame, et qu'on fut universellement étonné qu'elle les eût mises dans l'état de capacité ordinaire; effet incontestable de son industrieuse et active charité, dont elle donna encore des preuves éclatantes dans les dernières années de sa vie. Autant toutefois que le permettoient les soins qu'elle prit pour instruire le prochain dans la religion, elle n'abandonna jamais l'utile et charitable emploi de secourir les malades, qui fut toujours le but principal de sa vie active. Vers ce temps, Joseph II, empereur d'Autriche, supprima quelques corps religieux; et on ne savoit à Milan, si le très-ancien monastère des cla-

risses de Saint-Apollinaire ne seroit pas supprimé. L'esprit vigilant de Marie-Gaëtane ne perdit pas de vue cette circonstance; et trouvant que cette enceinte sacrée, éloignée de la cité, étoit très-propre à l'érection d'une maison ou d'un hôpital pour les pauvres femmes malades, elle se transporta auprès de l'archi-duc royal Ferdinand, vice-gérent de l'empereur, pour demander qu'on suspendît la suppression méditée, et que cette maison devînt l'hôpital projeté. La proposition d'Agnesi fut accueillie, et on espéroit qu'elle réussiroit, si tous les autres projets n'avoient pas frustré la commune espérance.

Mais Dieu, qui avoit destiné Agnesi à servir d'exemple public d'une bienfaisance consommée, lui ouvrit, peu de temps après, un vaste champ dans lequel elle put satisfaire son désir ardent, comme on le dira après.

En 1769, son directeur ayant été transféré à la paroisse de Saint-Vit au Pasquirolo, elle choisit pour son nouveau guide le prêtre Jean Calvenzano, autre curé portionnaire de Saint-Calimère, homme d'une grande piété et d'une conduite édifiante, sous la direction duquel elle demeura ensuite pendant tout le reste de ses jours.

La maison de saint Bernard ayant ensuite été mise en vente, Marie-Gaëtane se disposa à prendre une autre habitation plus analogue à sa vie humble et retirée, voyant bien que de cette manière la cause de ses pauvres se traitoit mieux, d'autant plus que, par un nouveau partage du bien des Agnesi, son frère dom Joseph étoit resté propriétaire libre d'une des deux maisons paternelles, où, du consentement de sa sœur chérie, il alla habiter. En 1771, elle occupa une autre maison moins dispendieuse et à peine suffisante, située le long du chantier de la porte romaine, entre les deux églises de Sainte-Marie de la Visitation et de Saint-Apollinaire sous la même paroisse de Saint-Calimère. Elle s'y transporta dans la même année. Les prières efficaces de son très-zélé archevêque le cardinal Joseph Porzobonelli, qui lui furent présentées plusieurs fois par le prêtre Pierre-Antoine Bollani, vicaire de la congrégation des oblats, au Saint-Sépulcre, homme distingué par sa piété ainsi que sa science, et ayant sa confiance spirituelle, l'ayant excitée et déterminée à accepter la charge de visitatrice et directrice des femmes, spécialement infirmes dans le lieu pieux de Trivulzi, ouvert

à Milan, dans la même année 1771, pour le soulagement des personnes pauvres et caduques de l'un et de l'autre sexe conformément à la pieuse disposition du prince dom Antoine Ptolomée Trivulzi, magnifique auteur de cet établissement superbe, véritablement digne de tout sorte d'éloges; Agnesi n'apporta aucune résistance à une proposition qui étoit si analogue à son humilité et à sa charité, et qui lui étoit faite par son propre archevêque; à peine l'eut-elle acceptée, qu'elle se fit un devoir de se rendre deux fois par jour à la maison de Trivulzi. Non contente de la direction qui lui étoit imposée, elle eut même la bonté de prendre l'humble office d'infirmière; elle donna à ces personnes pauvres qui étoient en danger, tous les secours tant spirituels que corporels, instruisit les ignorantes, soulagea les plus indigentes, et les consola avec toute la douceur qui lui étoit naturelle. Quoique cette pieuse maison fut notablement éloignée de sa propre habitation, elle ne se dispensa jamais d'y aller elle-même dans toutes les saisons, et quelle que fût l'intempérie de l'air. Elle fit plus, elle prit, avec l'étonnement général, la charge de veiller à son tour la nuit, avec les infirmières des

tinées à remplir cette fonction ; là, elle assistoit tous les malades, à qui, comme excellente maîtresse spirituelle, et comme mère pleine de tendresse, elle rendoit les services les plus opportuns à leur dernière heure. Quoique le monde, à qui elle avoit si généreusement tourné les épaules, l'eût presque oubliée, cependant, la célébrité de son nom attira un assez grand nombre de voyageurs à Milan, pour voir par eux-mêmes cette fille célèbre, qui, d'après les instances réitérées de personnes ayant de l'autorité, consentit de s'entretenir avec eux sur des objets de science ; elle montra dans ces conférences une si grande supériorité de lumières, qu'ils se retiroient pleins de satisfaction et d'admiration. Ayant été forcée entr'autres personnes, de recevoir le fils du roi de Suède, et son gouverneur lui ayant demandé une devise, elle écrivit sur son *album*, dans un sentiment religieux, ce proverbe grec, qui faisoit peut-être allusion à la religion suédoise réformée, que professoit l'illustre voyageur : ἀγαθὸν τὸ πολυ, ἤ τυτθον πιστευσαι, c'est-à-dire, *il vaut mieux croire beaucoup que peu.*

Pendant que notre Agnesi dans sa nouvelle habitation, dont nous avons parlé,

continuoit seule et sans être vue d'autre personne que ses domestiques, ses actes ordinaires de religion, Dieu appela à lui le dernier de ses frères nommé Louis, âgé de vingt-un ans; à peine eut-elle su que la maladie de ce jeune homme étoit grave, qu'elle accourut, lui annonça avec courage son danger, le disposa à se soumettre à la volonté suprême; et il mourut paisiblement entre ses mains, le 1er. octobre 1773. Sa vaste charité ne souffrit pas de sa grande assiduité à la maison de Trivulzi; comme si elle ne trouvoit pas assez d'alimens, elle continua encore, dans son étroit hospice, à recueillir les femmes malades, à les assister et les servir en particulier, et à souffrir des contrariétés incroyables, en se pliant au caractère dur et difficile de quelques-unes, qui, n'étant jamais gagnées par tant de bienfaits, lui disoient des choses désobligeantes, et exerçoient son invincible patience par leurs manières grossières et impolies. Si Agnesi fut constamment généreuse envers les personnes malades, son cœur ne fut pas moins bienfaisant en procurant au prochain les biens nécessaires à la vie. Indépendamment de ce qu'elle partageoit son patrimoine avec les pauvres, et

de ce qu'elle leur assignoit une quotité fixe dans ses revenus, elle s'occupoit encore de l'établissement des familles, et il y en existoit deux à Milan, à qui elle donna, tant qu'elle vécut, savoir, à l'une cent écus annuels, et à l'autre quatre cents livres aussi par an. Nous pourrions les nommer, si les hommes ne négligeoient pas la gloire d'avoir mérité le bienfait, parce qu'ils n'aiment pas à se souvenir qu'ils en ont eu besoin. Son zèle ne prenoit pas moins d'intérêt à l'éducation de la jeunesse, sur-tout à celle des ecclésiastiques, en donnant à l'un la pension nécessaire pour entrer dans le séminaire de Monza, et en fournissant à un autre, nourri dans sa propre maison, les moyens de se livrer à l'étude. Marie Gaëtane étant réduite ainsi au revenu, strictement nécessaire à sa propre subsistance, s'étant dépouillée de ses effets les plus précieux qu'elle avoit consacrés à soulager l'indigence des autres, et ne pouvant plus avec ses propres moyens, subvenir aux besoins fréquens des personnes qui étoient dans une extrême détresse et qui avoient recours à elle, alloit souvent elle-même chez les gens pieux et âgés de la ville, afin de pouvoir procurer à ces infortunés, les secours

qui leur étoient nécessaires. Je pourrois produire ici beaucoup de lettres écrites à cet effet par Agnesi, non-seulement pour se procurer des aumônes, mais encore pour placer des veuves, des orphelins, des mendians abandonnés, des nobles tombés dans une extrême pauvreté, si la crainte de blesser la modestie de plusieurs de ces bienfaiteurs qui y sont nommés, ne m'en empêchoit. Un genre de vie si édifiant, laissoit en doute tous les gens raisonnables, si l'on devoit honorer davantage en elle le rang élevé qu'elle tenoit parmi les premiers mathématiciens du siècle, ou ses surprenantes qualités sociales et chrétiennes, qui la portoient à combler de bienfaits la partie la plus à plaindre de nos concitoyens.

Parmi ceux qui admiroient à Milan, dans Agnesi, les prérogatives extraordinaires dont elle étoit douée, on doit rappeler particulièrement l'habile professeur de sculpture et de dessin, dans l'Académie des Beaux-Arts, à Brera, M. Joseph Franchi (*).

(*) En tête de l'original italien de cet éloge, qui a paru chez Joseph Geleazzi, libraire à Milan, en 1799, est le portrait d'Agnesi gravé d'après Franchi, avec cette épigraphe : *Dissimulatione famæ famam auxit.* Agnesi est morte, le 9 janvier 1799, à 81 ans.

Nous lui devons l'unique buste de l'immortelle Agnesi, fait parfaitement au naturel, qu'il fit en argille, en 1781, après l'avoir seulement vue plusieurs fois, et après s'être abouché avec elle, sans se faire connoître, et sous de faux prétextes. Cet artiste distingué ne tarda pas à en présenter obligeamment une copie à Agnesi même, et il mit sur le piédestal de ce buste les vers suivans, comme pour excuser son vol estimable.

Ignotus te adii et tum te tibi surripiebam
Francus, cum fieri quæ peto posse negas.
Parce dolo, et votis communibus annue. Jam hic nil
Est leve, quodque ingens Fœmina despicias.

Notre Agnesi, grande, exempte de préjugés et pleine de modestie, sourit à ce don imprévu, et lui adressa l'aimable réponse qui suit, de la maison de sa sœur Anne, mariée au noble capitaine Confalonieri, où elle se trouvoit.

Très-illustre Citoyen,

Je reçois avec une parfaite reconnoissance, le don que vous avez bien voulu me faire, et je ne puis cesser d'admirer l'habileté avec laquelle vous avez rendu aussi bien mes traits, quoique furtivement. Vous avez raison de dire que le vol

qui m'a été fait n'est pas peu de chose. Mais, quoique je sois bien éloignée de le déprécier, je ne puis néanmoins l'approuver, sachant parfaitement combien je mérite peu un aussi grand honneur que celui qui vient de m'être fait. Je désire cependant de trouver quelque occasion de vous montrer avec quelle estime j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble servante,

MARIE-GAETANE AGNESI.

Le 14 janvier 1782.

Indépendamment de beaucoup d'autres copies en plâtre que le professeur Franchi devoit par suite tirer de son très-bel original, pour satisfaire les désirs des plus instruits de nos concitoyens et des étrangers, il voulut encore décorer leurs habitations et leurs lieux de réunion, avec l'image d'une personne si célèbre. Il se mit donc à en faire en marbre de Carrare deux autres copies qui réussirent en toute perfection. La première qui en fut faite accidentellement, plut tellement au prince régnant de Saxe-Gotha Ernest, que l'ayant vue lui-même à Brera chez l'estimable auteur, il voulut en faire l'acquisition, pour la trans-

férer dans sa patrie, et la placer dans sa collection des illustres Italiens. Le second buste fait par l'ordre exprès de S. E. le cardinal Antoine Dugnani, juste et sage admirateur du mérite de sa célèbre concitoyenne, réussit parfaitement, Agnesi elle-même s'y étant prêtée avec complaisance et noblesse d'ame, de sorte que cet habile artiste ayant l'original sous les yeux, put y mettre la dernière main, et remédier ainsi aux changemens apportés par l'âge, pouvant appliquer à son ouvrage en partie au moins, ce que Jean Diacre a dit de saint Grégoire-le-Grand, par rapport au portrait que ce pape célèbre a fait faire dans son monastère, et placer dans un lieu exposé à la vue de ses religieux (*). *Ex quo manifestissime declaratur, quia Gregorius dum adviveret, suam similitudinem depingi salubriter voluit, in quâ posset à suis monachis non pro elationis gloriâ, sed pro cognitæ districtionis cautelâ frequentiùs intueri.*

Comme l'établissement pieux de Trivulzi avoit pris d'assez heureux agrandissemens, et comme cette maison avoit été mise

(*) *S. Gregor. magni opera.* Edit. Venet. 1775. Tom. XV, p. 415, cap. 84.

en état de recevoir quelques personnes, outre le nombre de quatre cent cinquante pauvres des deux sexes, ceux qui avoient le droit de veiller à la conservation de l'ordre et des avantages de cette fondation si utile, ne pouvant ignorer combien il étoit important pour les femmes qui y étoient reçues, qu'Agnesi y résidât, lui firent, en 1783, une pressante invitation d'y venir habiter elle-même en qualité de directrice de cette pieuse maison. Voyant que cette proposition lui donnoit occasion de venir plus assidûment à la maison Trivulzi, et de rendre plus de services aux pauvres infirmes de son sexe, elle ne fut pas long-temps indécise à reconnoître dans cette invitation la volonté divine; et comme cette place de directrice étoit tout-à-fait analogue à son goût constant et à son ancienne vocation, elle acquiesça avec plaisir à cette proposition, et fixa sa demeure dans cet établissement. On lui assigna deux chambres qui convenoient parfaitement au caractère de la personne à qui elles devoient servir. Elle trouva dans l'une d'elles, pour ses besoins spirituels, une tribune d'où elle voyoit l'église intérieure de cette nombreuse famille. Marie-Gaëtane en fit bien

vite ôter le mobilier riche, et en substitua un autre assez médiocre, qui lui appartenoit et qui annonçoit la pauvreté. Elle convint de dix gigliati (*) par an pour le loyer, y comprenant l'achat du peu de bois qui pouvoit servir pour apprêter son frugal aliment ordinaire. Ayant donc fixé sa résidence dans cette maison, elle réduisit ses gens à un domestique et une femme; et elle se consacra toute entière au service de son hôpital avec une plus grande assiduité. Un exemple si frappant et si brillant d'humilité et de charité chrétienne, fait pour édifier autant non-seulement Milan, mais encore les autres villes, n'échappa pas à l'œil attentif de ceux qui veilloient à l'administration de cette belle œuvre. Ils voulurent que la mémoire de ce fait fût conservée dans un écrit qui fut ensuite imprimé à Milan, le 31 mars 1791, avec ce titre : *Exposé de ce qu'ont fait les exécuteurs testamentaires du prince Trivulze, destiné à être distribué aux douze députés du chapitre qui doit être établi en exécution de la dernière volonté du pieux*

(*) Le gigliato est une ancienne monnoie de Florence.

fondateur. Cet écrit est terminé par le passage suivant, qui sera un monument éternellement honorable pour Agnesi. « *Enfin, avant de terminer ce compte rendu par les exécuteurs-testamentaires du prince Trivulze, ils ne peuvent s'empêcher d'exprimer ici les profonds sentimens d'estime et de reconnoissance dont ils sont animés envers M.-G. Agnesi, qui s'est offerte d'elle-même et généreusement pour entrer dans ce pieux asile, et y exercer gratuitement la place difficile et fatigante de directrice du quartier des femmes, qu'elle a remplie et remplit encore avec la patience la plus infatigable et la plus louable, principalement envers les malades. Ses ouvrages de science, et singulièrement ses célèbres Institutions analytiques, et son dévoûment constant au service de ce pieux asile, doivent la rendre également célèbre et pour son savoir et pour sa charité chrétienne. Ils doivent généralement servir à édifier et à montrer un exemple qui mérite d'être imité* ».

Agnesi habitant cette maison, menant par sentiment d'humilité le même genre de vie que les pauvres femmes qui y recevoient l'hospitalité, ayant l'air de l'une

d'elles, se trouvoit heureuse; la tranquillité intérieure de son esprit paroissoit de plus en plus sur son visage, sur-tout lorsqu'elle s'occupoit jour et nuit de soulager ces infortunées. Elle se livra, dans cet établissement, comme dans leur centre, à ses exercices accoutumés de religion, y prolongea davantage, près du sacrement de l'autel, dans sa chère tribune, ses ferventes méditations et contemplations pendant un grand nombre d'heures; et elle remplit dans sa nouvelle paroisse de Saint-Etienne, avec l'édification publique, les pratiques ordinaires et quotidiennes de la piété chrétienne. Elle s'occupa aussi du service de l'école de religion qui doit se tenir dans ce pieux asile; mais, après quelques années, soit qu'elle trouvât l'école bien pourvue de maîtres, soit qu'elle s'aperçût que sa personne, qui étoit toujours si respectable, n'y obtenoit pas la confiance desirée, elle crut devoir retourner à sa première classe, à Saint-Calimère, où, ayant terminé le catéchisme, après avoir assisté à tous les pieux exercices qui s'y pratiquoient dans les jours de fête, elle passoit quelquefois à la maison voisine de Pertusati, pour y jouir un peu, à sa grande satisfaction, de cette heureuse

retraite des plus utiles et des plus édifiantes vertus ; ou quelquefois elle aimoit à se rendre chez les dames du collége de Guastalla, trouvant beaucoup de plaisir à entendre leurs conversations agréables et chrétiennes. Elle étoit si éloignée de se rendre à charge à la société, que lorsqu'elle étoit invitée à dîner chez ses parens et ses amis, elle acceptoit quelquefois, étant constamment ennemie de toute singularité, même de la plus petite. Dans ces occasions, elle remplissoit tout le monde d'admiration, et par la douceur de ses manières, et par l'aisance de sa conversation, trouvant toujours des tempéramens industrieux à toutes les questions qu'on proposoit, et modérant par un silence opportun l'imprudente loquacité des autres. On lui a rendu cette justice dans la vie citée du père Rampinelli, où l'on dit de notre prudente Agnèsi, que dans la chaleur des disputes, quoiqu'elles ne fussent que littéraires, souvent ou elle fit changer la conversation d'objet par quelque moyen ingénieux, ou elle fit cesser les débats par un silence rempli de gravité (*), étant bien éloignée de vouloir

(*) Elogio di Rampinelli, p. 30.

figurer, comme elle l'auroit pu aisément, dans les disputes des érudits. Elle accepta l'invitation qui lui fut faite de se rendre dans la maison Pertusati, ci-devant nommée, pour y entendre la célèbre improvisatrice Bandettini, en exigeant cependant qu'elle resteroit, pour ainsi dire, cachée à la savante et assez nombreuse assemblée qui s'y trouvoit, et qui étoit composée de la meilleure compagnie de la ville. Telle étoit la condescendance d'Agnesi pour se rendre, même contre son goût pour la solitude, à toutes les assemblées honnêtes où l'on parloit de science ; qu'étant aimée et respectée de tous, on ressentoit vivement le chagrin qu'on avoit d'être privé d'elle, lorsqu'elle regagnoit sa retraite chérie.

Dans le cours des quinze ans, durant lesquels Marie-Gaëtane demeura dans cet asile, que son humilité chrétienne lui avoit fait choisir, on ne la vit jamais troublée; de même son visage n'y parut jamais altéré, mais il y fut toujours gai et serein. Enfin, elle n'y eut jamais la moindre contestation, quoiqu'elle eût à parler avec des personnes dont elle différoit tellement par le caractère et l'éducation. Elle souffroit courageusement les mauvais traitemens du prochain,

sans que rien fît voir qu'elle s'en aperçut ou sans rien dire. Pour qu'elle pût même mieux s'exercer à cette vertu de la patience, elle eut à soutenir pendant long-temps l'importunité habituelle et indiscrète d'un de ses domestiques, qui, par un zèle mal entendu, vouloit souvent qu'elle allât au sermon plutôt que de rester absorbée dans ses contemplations mentales. Elle se chargea encore d'instruire une jeune personne presque stupide, ayant vingt ans, et de la paroisse de Saint-Étienne; elle la mit en état de pouvoir approcher convenablement des saints sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie, ce qu'elle obtint aussi de deux autres jeunes gens de la paroisse voisine de Saint-Pierre, dite vulgairement *in Gessate*. Elle continua de suivre le plan qu'elle s'étoit fait de retrancher la moitié de son traitement, pour l'employer au soulagement des pauvres et de ces familles qu'elle s'étoit depuis long-temps chargée de soutenir. Elle s'occupa de pourvoir aux besoins de quelques personnes qui étoient dans un état de dépérissement, et elle se réduisit à un tel état de détresse, que son domestique eut le courage de lui dire : *Mais, mademoiselle, que nous restera-t-il donc pour vivre et nous vêtir?* à

quoi elle répondit avec douceur : *Il suffit qu'il reste assez pour vivre et pour se couvrir décemment.* Aussi l'exiguité de ses appointemens, qui répondoient mal à la générosité de son cœur, la contraignit à redoubler ses travaux, qui lui faisoient gagner quelque chose, pour remplir les engagemens que sa charité lui avoit fait prendre, et à diminuer toujours sa nourriture frugale, en prenant des alimens si communs, que, dans ses repas, elle évitoit tout ce qui pouvoit la laisser voir par qui que ce fût. Elle s'abstenoit de vin; mais ayant été contrainte d'en user par le conseil des médecins, elle se soumit à leur ordonnance, toutefois en se réduisant à une très-petite quantité. Pour l'avantage de ses pauvres, elle fit cependant une vente de tout son bien, c'est-à-dire, de sa dot et de sa part dans la succession maternelle, à son frère, moyennant une rente viagère, en se réservant la faculté de disposer à sa mort de la foible somme de deux mille livres, avantage auquel cependant elle renonça bientôt après, attendu les besoins pressans de ses pauvres. Enfin, elle épargna tellement sur ses habits, sur le blanchîment de son linge et sur tout ce qui étoit relatif à sa personne, que la garde-robe

qu'on trouva chez elle à sa mort ne surprit et ne toucha pas peu les spectateurs à la vue d'une si grande détresse. En menant une vie si frugale et si économique, Agnesi s'étoit déterminée à ne garder dans sa vieillesse qu'une servante et à congédier son domestique, si la tendresse de son digne frère ne s'étoit pas interposée pour lui conserver ce serviteur, avec des procédés de la plus louable libéralité. Pour perfectionner une charité si grande et si généreuse, Dieu permit qu'on avertît quelquefois Agnesi, que ses aumônes avoient été distribuées à des personnes dont l'indigence étoit feinte; avertissement auquel elle se contentoit de répondre tranquillement et succinctement, qu'elle ne se repentoit aucunement de sa charité.

En menant une vie aussi austère et aussi laborieuse, Marie-Gaëtane, quoiqu'elle fût d'un assez fort tempérament, commença à éprouver les effets de la fatigue de ses travaux et de l'affoiblissement de ses forces, en voyant s'augmenter les migraines, les rhumes et les fluxions auxquels elle avoit été toujours sujette. Elle eut, en outre, une violente attaque de goutte arthritique, qui lui estropia l'extrémité des mains et des pieds.

Elle ne laissa pas cependant de se transporter fréquemment à l'église de Saint-Etienne, soutenue fortement par un laquais, et une fois la semaine, suivant sa coutume, à Saint-Calimère et à Sainte-Marie, près Saint-Celse. Dans cet état d'existence si précaire, elle continua constamment son genre de vie, se bornant seulement à ne plus veiller la nuit pour assister les femmes malades qui étoient en danger, parce que son état lui rendoit cette bonne œuvre impossible. Vers le commencement de 1791, sa vue commença à s'affoiblir notablement, de sorte que, pour qu'elle pût jouir de sa lecture si chérie des Saints-Pères, elle fut forcée de se servir de la loupe; ce qui la contraignit, à son grand déplaisir, de ne se livrer que modérément à une occupation aussi utile. Il se joignit au mauvais état de sa vue un affoiblissement considérable d'ouie et de forces. Cependant ces infirmités changèrent fort peu son genre de vie accoutumé. Elle substitua seulement aux ouvrages de ses mains, qui demandoient de l'adresse, le travail de filer pour ses pauvres, à la lecture la méditation et la contemplation, à la visite des églises la station fréquente et répétée dans sa tribune. L'heure du dîner et

de la récréation des pauvres de la maison Trivulzi, étoit pour Agnesi le temps ordinaire de l'oraison, parce qu'elle pensoit que, de cette manière, elle pouvoit dérober aux autres la connoissance de son humilité, son but principal ayant toujours été de cacher le plus possible sa propre vertu. Au surplus, douée d'une philosophie chrétienne, elle s'embarrassoit peu de tout contre-temps qui la laissoit surprendre à l'improviste, occupée d'actes de religion, au point qu'on l'entendit désapprouver la conduite pusillanime d'une pieuse vierge, qui est allé, il y a quelques années, recevoir le prix de ses vertus, et qui changeoit aisément d'habitation, par la crainte qu'elle avoit d'être connue comme une personne d'une vie exemplaire et sans tache. Agnesi répétoit souvent la maxime, *qu'une ame dévouée au service de Dieu devoit être saintement libre et ne pas s'embarrasser plus des blâmes que des éloges.* Souvent travaillant en présence de sa servante, elle passoit les heures en silence en pensant à Dieu. D'autres fois, lorsqu'elle récitoit l'office, suivant son usage de chaque jour, enthousiasmée de la force de quelque belle expression de l'Ecriture, elle se mettoit à l'expliquer avec une sainte onction à cette

domestique, et on la voyoit, contre son ordinaire, lever les yeux au ciel, en envoyant du fond de son cœur des soupirs enflammés. Notre Marie Gaetane, déjà mûre pour le ciel, gardoit le silence au récit qu'on lui faisoit des choses temporelles, et l'interrompoit ensuite par ce passage du 119.e psaume: *Heu mihi quia incolatus meus prolungatus est!*

L'illustre et pieuse Agnesi, devenant de plus en plus malade, se rendit au conseil qui lui avoit été donné d'aller plusieurs fois aux maisons de campagne paternelles de Monteveglia, de la Valère et de Masciago, y ayant été invitée, et même tendrement contrainte par son unique frère très-chéri, qui fit tout ce qu'il put pour prolonger à la campagne le séjour de notre savante, afin que le changement d'air pût lui procurer quelqu'avantage sensible. Dans ces demeures champêtres elle n'interrompit pas, autant qu'il lui fut possible, son genre de vie ordinaire, ne se tourmentant cependant pas lorsque son âge ou différentes circonstances particulières la forçoient de s'en écarter. Etant ensuite rentrée dans la ville dans son pieux établissement, elle se trouva dans le plus grand état de dépérissement par rap-

port à sa constitution physique et dans un grand abattement d'esprit. Elle s'aperçut évidemment que le terme de ses jours approchoit. Elle pensa alors à se retirer dans la maison paternelle, se regardant comme tout-à-fait inutile à cette utile institution. Mais la circonstance de n'avoir point d'oratoire domestique la retint. Elle fut obligée de garder jour et nuit dans sa propre chambre la femme qui étoit à son service, et elle lui recommanda fortement de la gouverner comme un enfant, et même de la corriger librement. Elle fit le calcul de ses finances, et se trouva chargée de quelques dettes qu'elle avoit contractées pour subvenir aux besoins des autres; elle paya ces dettes en se privant de la portion qui lui restoit de son mobilier déjà si exigu, quoique cette portion fût la plus intéressante. Cependant l'embarras de sa tête augmenta au plus haut degré, et il s'y joignit une grande aridité d'esprit. Cela lui occasionna de grandes craintes par rapport à son salut éternel. Elle répondit à celui qui la tranquillisoit, que Dieu juge et agit d'une autre manière que les hommes.

Aux craintes succéda une multitude de scrupules. Son sage directeur accourut

pour les appaiser, et il la consola par des argumens consolans tirés de notre religion, de manière qu'elle se mit depuis à se rassurer elle-même par le fréquent usage des pensées de l'Ecriture et des Saints-Pères, dont elle étoit si richement pourvue. Elle s'excita ensuite à faire des actes très-fervens de foi, d'espérance et de charité, désirant avec l'apôtre de se séparer de son corps mortel et de se réunir à son Dieu; et cela avec une telle douceur et une présence d'esprit si admirable, que non-seulement elle édifia les assistans, mais qu'elle les força même à répandre des larmes d'attendrissement.

Le 17 décembre, après s'être consolée dans l'église de l'établissement Trivulzi, en assistant au service divin et en se nourrissant du pain de vie, au moment où elle montoit l'escalier pour retourner à sa chambre, elle tomba tout de suite dans une telle défaillance, qu'elle auroit fait une chûte mortelle, si le domestique ne l'avoit retenue avec force. L'évanouissement redoubla plus sensiblement avant qu'elle entrât dans sa propre habitation. Elle revint, et se disposa à se coucher; mais, après s'être couchée quelque temps, elle se leva de nouveau.

Obligée de se remettre encore au lit, elle perdit tout appétit, mais ne refusa pas ce que les assistans lui offroient; elle ne fit aucune plainte, quoiqu'on la tourmentât, en lui faisant prendre des drogues ou des alimens superflus. Enfin, les médecins ayant déclaré que son mal étoit une hydropisie de poitrine incurable, son frère et sa sœur accoururent pour la consoler et la secourir, lui procurèrent tout ce dont elle avoit besoin, lui donnèrent une nouvelle garde, et n'épargnèrent rien de ce qui pouvoit être nécessaire. Ils la visitoient tous les jours, et sa sœur Paule resta même une grande partie de la journée avec elle pendant tout le cours de sa maladie. Attendu le nombre extraordinaire des personnes malades dangereusement qui se trouvoient dans la maison Trivulzi, et pour lequel les deux prêtres qui en étoient les recteurs pouvoient à peine suffire, la sœur qui veilloit proposa de faire venir un autre prêtre qui resteroit continuellement dans la chambre d'Agnesi. Mais notre malade, qui étoit si patiente, refusa toute autre assistance. Elle se trouva ensuite dans un tel état de foiblesse, qu'en se remettant au lit, où, lorsqu'elle en fut déplacée, elle eut les mêmes défaillances et une crise

si violente, qu'on craignit qu'elle ne perdît sur-le-champ la vie. Enfin, son corps devint tellement pesant, que le domestique et les servantes n'ayant plus la force de le transporter, on chercha un infirmier plus robuste. Cette chaste vierge s'en apperçut; elle en fut affligée; mais au même instant elle se résigna aux volontés supérieures. Elle avoit reçu trois fois, dans sa dernière maladie, le Saint Viatique, étant remplie d'un ardent désir de s'unir à son Dieu. Quoique souffrant des douleurs si fortes dans tout le corps et particulièrement sous le cœur, qu'elle avouoit elle-même ne pouvoir comprendre comment elle y survivoit, à la seule proposition que le recteur son curé lui fit de recevoir le Saint Viatique, elle prit un air plus serein et sentit de la consolation. Dans la soirée qui précédoit l'Epiphanie, étant extraordinairement accablée, elle reçut avec l'Eucharistie le sacrement de l'extrême Onction, les assistans étant émerveillés de la componction et du recueillement intimes avec lesquels elle accompagnoit dans son esprit ces dernières consolations du chrétien. Le soir du 8 janvier elle eut un peu de repos, ensuite elle se réveilla quelques heures avant minuit, de-

manda un peu d'eau fraîche. Il en tomba un peu par hasard sur sa poitrine; elle ne le sentit pas, sourit, et refusa ce qu'on vouloit lui donner. Elle témoigna un grand désir de manger, chercha de la nourriture, ne voulut recevoir que celle à laquelle elle étoit accoutumée, et sa faim ne s'appaisa pas. Le 9 du même mois de janvier, lors du coucher du soleil, son mal augmenta, et elle souffrit des secousses extraordinaires sur le cœur, qui l'étouffoient. Elle raconta ses souffrances au prêtre vice-recteur, qui chercha à la consoler avec piété et douceur; cette grande ame répétoit de temps en temps avec un courage inusité : *Verùm tamen non mea, sed tua voluntas fiat.* Vers les cinq heures du matin, on lui donna une cuillerée d'huile pour lui faciliter l'expectoration; ensuite elle se mit à parler de Dieu, et elle fut bientôt tranquille et consolée. Le domestique interrompit sa conversation animée en approchant de ses lèvres brûlantes un petit morceau d'orange. Elle lui dit deux ou trois fois *attendez*, et au même moment elle fut saisie d'un tremblement convulsif dans tout le corps. Elle poussa un soupir interrompu par un très-léger son de voix rauque, et son agonie

commença. Le prêtre lui donna avec zèle la bénédiction *in articulo mortis ;* et à peine eût-il prononcé la première formule pour la recommandation de l'ame, vers les six heures du mercredi 9 janvier 1799, qu'elle passa tranquillement à cette éternité bienheureuse, après laquelle elle avoit tant aspiré pendant sa vie.

La dépouille mortelle d'Agnesi ayant été portée dans l'église intérieure de l'établissement de Trivulzi, toute cette édifiante communauté, pénétrée d'une si grande perte, fit des prières ferventes et réitérées pour le repos de l'ame de cette bienfaitrice si distinguée. Ensuite son corps ayant été transféré à la basilique paroissiale de Saint-Etienne dans la matinée du 11 janvier, ses obsèques solennelles furent célébrées par tout ce clergé témoin oculaire de son inaltérable piété. Conformément à l'usage, elle fut enterrée dans le *campo santo* qui se trouve après la porte Romaine. C'est là que la très-affligée famille d'Agnesi fit placer un marbre contenant l'inscription succincte placée à la fin de cet éloge. Puissent les concitoyens de cette fille célèbre, qui a été l'honneur de notre patrie, jouir bientôt de l'heureuse époque, où les formalités néces-

saires étant remplies, on verra près la statue d'Ausone placer les bustes de Cavalieri et d'Agnesi, pour l'exemple et l'émulation de la postérité (*) !

MARIA-CAIETANA AGNESI
PIETATE DOCTRINA BENEFICENTIA
INSIGNIS
H. S. E.
Dec. an. MDCCXCIX. V. ID. IAN.
Ætat. LXXXI.

(*) Frisi Paolo. *Elogio di Bonaventura Cavalieri*. P. 59.